

MAXIMES

ET

REFLEXIONS

MORALES,

TRADUITES DE L'ANGLOIS;

AVEC

UNE TRADUCTION

NOUVELLE, EN VERS,

DE

L'ESSAI SUR L'HOMME,

De M. POPE.



A LONDRES;

De l'Imprimerie de G. SMITH, dans le Princes-
Street Spittle-Fields.

M D C C X X X I X.

1608/2771.

MAXIMES

ET

REFLEXIONS

MORALES

TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR

UNE TRADUCTION

NOUVELLE, ET VERTUEUSE

DE

ESSAIS SUR L'HONNEUR

DE M. DE LA FAYETTE



A LONDRES



A V I S.

IL y a peut-être de la témérité à donner au Public des Maximes & des Réflexions morales, après que tant d'illustres Ecrivains ont traité cette matière avec un succès éclatant. Il semble qu'après eux, il ne reste plus rien à penser, ni à dire; peut-être au fond cela est-il vrai, & ne trouvera-t-on rien dans celles-ci, dont les pensées n'ayent du moins quelque rapport à ce qui a déjà paru dans ce genre. Cependant comme les tours & les expressions d'une Nation étrangère, qui a la réputation de penser solidement, leur peut donner un air de nouveauté, on a cru pouvoir hasarder de les faire paroître au jour.

AVIS

Il a pour but de la rendre à
la nation au Public des Nations
et des Nations, après qu'on
a été parvenu à un point où
il n'est plus possible de
continuer avec une force
plus grande que celle-ci, il n'est plus
possible de passer, ni à l'un, ni à l'autre
fond cela est-il vrai, et en même
temps on ne peut pas, dans les
pays où on ne peut pas aller, on ne peut
pas aller à ce qui a déjà paru dans ce
genre. Cependant comme les Nations
et les Nations d'une Nation d'origine
et qui a la réputation de passer la
vie, leur pays donne un air
de nouveauté, on a vu souvent les
pays de la France passer au jour.



MAXIMES

ET

REFLEXIONS

MORALES.

I.



LES défauts naturels ne deviennent jamais honteux que lorsqu'avec trop d'art on s'efforce de les cacher, ou de les faire passer pour des perfections. Nous avons pitié d'un boiteux, parce qu'il ne dépend pas de lui de marcher droit; mais nous nous en moquons, quand forcé de boiter tout bas, il se pique de sçavoir danser.

II.

Les Vieillards disent communément qu'ils sont rebutés du monde, lorsque c'est le mon-

6 *Maximes & Réflexions morales.*

de qui est rebuté d'eux. Ne diroient-ils pas aussi qu'ils sont las de leurs Maîtresses , quand ils ne sont plus en état de faire l'amour ?

I I I.

Les associés deviennent souvent plus ennemis qu'amis ; la fidélité qu'ils se promettent n'est jamais à l'abri de l'inconstance , ou de l'intérêt. Quand ils paroissent travailler pour le bien commun , ils le trahissent en secret pour leur avantage particulier.

I V.

Les hommes trompent les femmes dans le commencement d'une intrigue , mais ils leur enseignent bien-tôt à les tromper eux-mêmes : elles deviennent semblables aux Joueurs qui après avoir commencé par être dupes , apprennent l'art de duper les autres.

V.

Nous ne reconnoissons bien nos propres défauts que par réflexion sur ceux des autres. C'est ainsi qu'une femme ne s'aperçoit de sa laideur , que par la réflexion de son miroir,

V I.

On ne doit pas s'entêter si fort de certains
hom-



Maximes & Réflexions morales.

7

hommes , dans lesquels on voit des qualités brillantes , qu'il ne faille tourner le revers de la médaille , pour en connoître au juste la véritable valeur.

V I I.

Il y a souvent plus d'orgueil à refuser la louange qu'à la recevoir ; on ne la rejette que dans la vûe d'être forcé à en accepter une plus grande. C'est ainsi qu'un Abbé refuse un petit Benefice , quand il aspire à l'Evêché.

V I I I.

Aimer trop , ou aimer trop peu , c'est pécher également contre le bon sens. N'aimer pas comme on le doit , c'est résister follement à la sagesse de la Nature. Aimer plus que l'on ne doit , c'est sacrifier la raison à la Nature extravagante.

I X.

Les hommes sont rarement capables de suivre la droite raison pour elle-même ; il faut que la politique & l'interêt les y portent , sans qu'ils y pensent , & presque en dépit qu'ils en aient.

X.

Les trop grands complimens flatent moins qu'ils n'abusent. Les louanges excessives données à un homme en face , font entendre qu'il

8 *Maximes & Réflexions morales.*

a assez de foiblesse pour les exiger. C'est supposer en lui plus de vanité que de mérite , & répandre sur son éloge une espece de honte.

X I.

Le plus paisible des Gouvernemens est toujours le plus heureux & le plus durable. Les Rois ressemblent aux maris ; s'ils veulent régner & vivre en paix , ils doivent quelquefois le relâcher de leurs prérogatives.

X I I.

L'empire des femmes sur le cœur des hommes est si puissant , qu'il ne tient qu'à elles de les rendre aussi vertueux qu'elles les rendent vicieux. Si elles étoient dévouées à la vertu , elles lui feroient plus de Prosélites que tous les Prédicateurs.

X I I I.

Notre amour propre ne nous aveugle pas moins sur nos propres défauts , que notre envie & notre malignité nous aveuglent sur le mérite des autres.

X I V.

Une raillerie piquante est l'ouvrage de l'iniquité. Une plaisanterie ingénieuse est le fruit de la vraie sagesse.

XV.

X V.

Les gens simples sont plus difficiles à manier par des gens d'honneur, que par des gens sans probité; quoiqu'ils ayent tout à espérer des uns, & tout à craindre des autres.

X V I.

Un esprit né caustique glisse toujours sur le bon d'un ouvrage, sans s'y arrêter; il ne sçauroit s'en nourrir; son vrai aliment est le mauvais.

X V I I.

Il y a bien des Prédicateurs, qui ne mettent guere en pratique la Doctrine qu'ils prêchent. Ces prétendus Médecins des ames ressemblent assez à ces Charlatans, qui prennent rarement eux-mêmes les remedes qu'ils débitent au Peuple.

X V I I I.

Les femmes sont presque toujours les dupes de l'encens que les hommes leur prodiguent. La Reine Stratonique, qui n'avoit pas un cheveu sur la tête, eut pourtant la generosité de donner six cens écus à un Poëte, qui avoit comparé sa chevelure à la violette.

X I X.

Dans toutes les disputes, le plus foible en raison-

10 *Maximes & Réflexions morales.*

raisonnemens est toujours celui qui crie le plus fort ; il croit trouver dans sa poitrine ce qui lui manque dans la tête.

X X.

Le flatteur tient un Grand par l'oreille, comme un dogue tient un pourceau, qui ne lui peut échaper.

X X I.

Le Sage, qui vit dans le monde, doit n'agir & ne se mouvoir que comme un homme qui est dans la presse ; il est forcé de se laisser entraîner au torrent. S'il y veut résister, il court risque d'être poussé, foulé aux pieds, ou porté sur les épaules d'autrui, malgré qu'il en ait.

X X I I.

Un homme de mérite ne doit point négliger de le faire paroître jusques dans les plus petites choses. Les zéros seuls n'ont point de valeur par eux-mêmes ; mais s'ils sont précédés d'un nombre, ils le multiplient à l'infini.

X X I I I.

L'excès de clémence dans un Prince est souvent une espece de cruauté qui fait triompher le vice. Doit-il pour un bien particulier faire une injustice publique ? N'est-ce pas noircir la vertu, pour blanchir le criminel ?

X X I V.

X X I V.

Le Maître qui a le plus de Domestiques, est souvent le plus mal servi. On les peut comparer à de certains insectes; plus ils ont de pieds, plus leurs mouvemens sont lents.

X X V.

Les faux amis, semblables à l'ombre du Cadran, suivent assidûment le Soleil de nos fortunes; mais ils le quittent, si-tôt qu'ils le voyent entrer sous le nuage.

X X V I.

Si un fat paroît avoir de l'esprit, ce n'est jamais qu'à ceux qui n'en ont point.

X X V I I.

Il y a quelquefois dans l'esprit des Peuples certaines dispositions qui donnent entrée à l'erreur & à l'imposture. Les Empereurs qu'on a déifiés, se sont trouvés dans ces circonstances; Mahomet en a pris l'occasion, & Cromwel s'en est saisi.

X X V I I I.

La tranquillité est à l'esprit, ce que le sommeil est au corps. Mais comme les membres acquièrent de la vigueur dans une action modérée, les facultés de l'ame se fortifient par des fonctions raisonnables.

X X I X.

X X I X.

Les Vieillards donnent souvent d'excellens conseils à la jeunesse ; mais il y en a peu d'entre eux qui se puissent donner pour modèles.

X X X.

Les esprits déliés & légers sont les plus mauvais hommes d'affaires des grands Seigneurs ; tels qu'un cheval de manège , ils sont peu propres à porter le fardeau.

X X X I.

Une perte que fait un Joüeur peut être la source de sa fortune , si par ce malheur il acquiert assez de force d'esprit , pour prendre une ferme résolution de ne plus jouer.

X X X I I.

A mesure que notre fortune augmente , notre vrai bonheur diminue ; notre foiblesse s'accroît avec nos desirs. La conservation d'un grand bien & l'envie d'en acquérir un nouveau , nous accablent de tant d'inquiétudes & de soucis , que tout notre tems y est consommé , & qu'il ne nous en reste pas même pour les plaisirs dont nous jouissions auparavant.

X X X I I I.

Le mari trop sévère s'attire souvent ses propres

Maximee & Reflexions morales. 13

pres disgraces , par ses inquiétudes & par ses soupçons. La contrainte enfante l'amour de la liberté , & l'esprit de liberté ne regarde qu'avec peine le joug de la fidélité.

X X X I V.

L'espérance d'un bien qui n'arrive jamais , ne laisse pas de procurer une espece de bonheur ; c'est ainsi qu'un arbre satisfait la vûë , quoiqu'il ne produise aucun fruit.

X X X V.

Le Tems a des bequilles , comme des aîles ; il cloche pour quelques-uns , tandis qu'il vole pour d'autres. Les plaisirs sont toujours montés sur ses aîles ; mais les chagrins plus paresseux marchent lentement avec lui.

X X X V I.

Quand nous voyons par écrit les choses qui se sont passées de notre tems & de notre connoissance , peu s'en faut que nous ne révoquions en doute la vérité de toutes les Histoires.

X X X V I I.

Le mariage recherche l'égalité ; s'il ne la trouve pas , il la produit.

X X X V I I I.

La puissance d'un Souverain s'établit plus

foli-

14 *Maximes & Reflexions morales.*

solidement par la justice que par la force. La justice est un fleuve qui s'acroit dans sa course : la force au contraire se perd en agissant , semblable à l'aiguillon que l'abeille laisse en la piqueure.

X X X I X.

Ceux qui méritent le moins de loüanges , en donnent toujours le moins qu'ils peuvent aux autres. Le pauvre en mérite , semblable au véritable pauvre , porte envie à tout ce qui lui est supérieur , & n'a pour objet que de réduire tout à son niveau.

X L.

Trop de crainte & trop de sécurité sont une égale folie. La crainte nous fait apercevoir des malheurs qui peuvent ne pas arriver , & la sécurité nous laisse surprendre par ceux que nous aurions pu prévenir.

X L I.

Le plus court chemin pour arriver à la sagesse dans ce monde , c'est de ne penser qu'avec le petit nombre.

X L I I.

La modestie est la plus belle parure du corps & de l'esprit ; elle peut seule réparer le défaut de beauté dans les femmes , & de genie dans les hommes.

X L I I I.

X L I I I.

La coutume de pleurer les morts ne paroît pas fondée en raison. La mort des justes, qui devroit nous réjouir, nous attriste. Celle des scelerats, qui devroit nous attrister, nous réjouit. Dans ce monde on est exposé à tant de dangers, qu'on ne devroit point souhaiter la vie aux gens de bien, parce qu'ils peuvent se corrompre, & la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il seroit plus censé de la souhaiter aux méchans, pour qu'ils eussent le tems de se corriger.

X L I V.

Il faut vivre en quelque façon parmi les hommes, comme les Armées vivent dans le Pays ennemi. Elles campent par-tout où elles arrivent, elles posent des sentinelles, & se tiennent toujours sur la défensive.

X L V.

Le stile le plus précis est toujours le meilleur, soit qu'on parle vrai ou faux, bien ou mal: le bon sens s'y fait mieux entendre, le frivole est moins ennuyeux, la bonne cause y est expliquée plus sensiblement, & la mauvaise est moins ridicule.

X L V I.

X L V I.

La fortune, semblable à la plupart des Maîtresses, s'attache plus particulièrement à tromper ceux qui se sont abandonnés à elle de meilleure foi.

X L V I I.

Trop d'art répandu sur la beauté & sur l'esprit, tourne plus à leur perte qu'à leur avantage.

X L V I I I.

Les Philosophes se couvrent de leurs distinctions, comme les Dieux d'Homere, dans les Batailles, couvroient d'une nuée ceux qu'ils vouloient sauver d'un péril inévitable.

X L I X.

Rien n'est plus à craindre qu'un Bigot irrité. C'est un animal colérique & vindicatif, parce qu'il pense que ses fureurs sont divines, & que la Religion est blessée en sa personne.

L.

Les présens sont plus souvent des embûches à notre liberté, que des secours à nos besoins. La gratitude est une espece d'esclavage, qui rend notre pauvreté encore plus mortifiante.

L I.

L I.

Il y a des gens qui , à force d'avoir de l'esprit , n'ont pas le sens commun.

L I I.

Les méchans ressemblent au fer. Leur substance engendre une rouille qui les consume.

L I I I.

Les avarés se dérobent eux-mêmes.

L I V.

Plus les hommes font de sermens pour être crus , moins ils doivent l'être. Des sermens prodigués en vain , contre la Loi de Dieu , ne doivent point aquerir de crédit chez les hommes.

L V.

Il y a des terres où les plantes dégènerent , où les artichaux deviennent des chardons , où la vigne ne produit que du verjus. Il y a de même des Royaumes & des Siècles où les esprits souffrent une pareille altération.

L V I.

La suspension du plaisir nous en rend le retour plus sensible. Les bonnes choses nous paroissent plus précieuses dans l'absence que dans la constante possession.

B

L V I I.

L V I I.

Tel qui paroît ſçavoir tout , ſouvent ne ſçait véritablement rien. Il reſſemble à l'œil qui parcourt un grand nombre d'objets , ſans que la vûë ſe fixe pleinement ſur aucun en particulier.

L V I I I.

La meilleure recette , pour vivre long-tems & chretiennement , eſt de ne point accorder une confiance aveugle aux prétendus Médecins du corps & de l'ame. Ceux-là , en voulant régler nos conſtitutions par de trop fréquens remedes , alterent notre temperament ; & les autres , par trop de raifonnemens & de ſubtilités ſur la foi , la dérangent ſi fort qu'il ne nous en reſte preſque aucune.

L I X.

La pauvreté n'a rien de plus dur en ſoi que de rendre l'homme ridicule.

L X.

La réprimande eſt à l'eſprit ce que la médecine eſt au corps. Si elle n'eſt donnée dans ſon tems , dans ſa quantité & dans ſa meſure , elle fait plus de mal que de bien.

L X I.

L X I.

Si l'éclat de la réputation d'un Héros attire l'envie de ses Concurrrens, elle donne au moins une émulation aux lâches. Un estomac dégouté est excité à la vûe d'un homme qui mange avec apétit.

L X I I.

Comme la pierre, que la boule rencontre dans son chemin, procure quelquefois au Joueur le gain de la partie; de même ce qui paroît être un obstacle à nos desseins, en avance quelquefois le succès.

L X I I I.

La plus haute vertu & les plus grands talens, quoiqu'intérieurement admirés, sont les plus exposés à la calomnie. C'est ainsi que souvent les plus forts tempéramens sont la première proie de la maladie contagieuse.

L X I V.

La félicité se trouve par-tout; elle habite aux Champs, à la Ville, à la Cour, dans les Déserts, dans le Tonneau de Diogène & dans le Palais d'Alexandre. Le Sage la porte avec lui.

L X V.

La pitié que nous paroissions avoir pour les
B 2 autres,

20 *Maximes & Reflexions morales.*

autres , est quelquefois plus excitée pour notre propre intérêt que pour le leur. La crainte d'être exposés à de pareils malheurs , est la source d'une compassion , que nous n'accordons qu'à nous-mêmes.

L X V I.

Nous augmentons nos pertes , quand au lieu de songer à les réparer , nous nous livrons au dépit & à l'impatience ; semblables à ces enfans à qui on a volé quelques-unes de leurs babioles , & qui de colere jettent ce qu'on leur avoit donné de précieux.

L X V I I.

C'est une consolation satisfaisante dans la vie , que de songer que tout y est sujet au changement.

L X V I I I.

Les grandes actions des Héros s'offrent rarement sous leur véritable face. L'Epopée les élève avec ostentation , & la Satire les rabaisse avec aigreur.

L X I X.

On apelle un ami de Cour celui qui songe à perdre l'homme qu'il embrasse.

L X X.

L'esprit & les richesses ne rendent recommandable

mandable que par l'usage qu'on en sçait faire,
Un grand sçavoir peut être un défaut dans un
pédant , comme un grand bien l'est dans un
avare.

L X X I.

La flaterie en face à un homme sage , est
aussi offensante que la calomnie derriere lui.

L X X I I.

L'espérance console le pauvre , rend la
paix à l'infortuné , & donne la sécurité au ri-
che,

L X X I I I.

Il n'est rien de plus utile à un Prince que
de ménager l'amitié de ses voisins , & rien ne
lui est plus pernicieux que de fonder sur elle la
sûreté de son Etat. Le vrai moyen d'être leur
ami , est de les regarder toujours comme en-
nemis.

L X X I V.

Le Jugement & l'imagination ont rarement
dans le même tems de la solidité & de l'agré-
ment. Le jugement n'est pas dans sa maturité ,
quand l'imagination est dans son brillant , &
la vivacité de l'imagination est cessée , quand
le jugement est dans sa force.

L X X V.

Il est plus mal-aisé de commencer sa fortune
B 3 que

22 *Maximes & Réflexions morales.*

que de l'achever , comme il est plus difficile de faire quelque chose de rien , que de quelque chose une plus grande.

L X X V I.

Sur le théâtre du monde l'homme jouë presque toujours le rôle le plus opposé à son caractère ; il ne s'y trouve presque jamais dans sa véritable place. La profession qu'il a prise , ou qui lui est échue , ne lui convenoit point ; il s'y déplaît , & plaît encore moins aux autres.

L X X V I I.

Nous imputons au destin les fautes que notre foiblesse nous fait faire , & les disgraces qui ne partent que de notre imprudence.

L X X V I I I.

On peut comparer les Hollandois à leur tourbe , qui s'enflame lentement , qu'il ne faut point hâter , mais qui étant une fois allumée tient long-tems son feu.

L X X I X.

L'Hypocrite est plus coupable devant Dieu que l'Athée. C'est un plus grand crime de ne pas craindre un Dieu , quand on en reconnoit un , que lorsqu'on n'en reconnoit pas.

L X X X.

L X X X.

Les hommes ambitieux , dont tous les efforts tendent à se rendre maîtres des autres , commencent ordinairement par en être les esclaves.

L X X X I.

Les presens que les pauvres font aux riches , font plutôt des pièges que des dons. Je les regarde comme une petite quantité d'eau qu'on jette sur une pompe sèche , pour attirer l'eau d'une riviere.

L X X X I I.

Nous devons de l'amitié aux honnêtes gens , & à ceux qui nous aiment ; de l'estime aux Sçavans ; du respect aux gens d'Eglise & aux personnes de qualité , & de l'amour aux belles femmes.

L X X X I I I.

Si le moindre des hommes est fait à l'image de Dieu , que font donc les Princes dépositaires de son autorité ?

L X X X I V.

Les paradoxes ne font pas la monnoye du peuple ; ils ne font tout au plus que des médailles pour les Curieux.

L X X X V.

Les Princes & sur tout les Potentats, semblables aux corps celestes, attirent sur leurs mouvemens les yeux de tout le monde; ils brillent du même éclat. Mais le repos n'est pas fait pour eux; ils n'en peuvent prendre qu'aux dépens de tout l'Univers.

L X X X V I.

Nous nous trompons plus nous-mêmes par notre propre crédulité, que les autres ne nous abusent par leur imposture.

L X X X V I I.

Les personnes âgées conseillent plus les jeunes par orgueil & par dépit, que par une véritable tendresse; plus pour leur paroître sages, que pour leur inspirer de la sagesse. C'est pour un Vieillard une douceur satisfaisante, de détourner un jeune homme des plaisirs dont lui-même n'est plus capable.

L X X X V I I I.

Les plaisirs des Vieillards & des jeunes gens sont bien opposés. Les jeunes se font des peines jusqu'à ce qu'ils aient passé par tous les plaisirs, & les vieux n'ont de plaisirs que quand ils sont exemts de peines.

L X X X I X.

LXXXIX.

Il n'y a point de science qui soit plus nécessaire à l'homme que la Médecine, qui soit plus obscure & où on ait fait moins de progrès.

XC.

L'esprit sans jugement est un Vaisseau sans lest, qui est sans cesse en danger d'être renversé par sa legereté.

XCI.

La soumission à la Providence est le seul remède aux revers; en s'abandonnant à sa chute, on en rompt toute l'impétuosité,

XCII.

Si nous n'avions point de défauts, nous serions moins ingénieux à relever ceux des autres.

XCIII.

Celui qui nous a fait une offense, ne sauroit jamais devenir notre ami. Il ne peut s'imaginer que nous puissions être le sien.

XCIV.

Les hommes les plus subtils font les plus grandes bévuës, comme les chevaux les plus ardens font les plus dangereuses chutes.

XCV.

X C V.

Le seul avantage de la flaterie est qu'en entendant ce que nous ne sommes pas, nous apprenons au moins ce que nous devons être.

X C V I.

En dépit de la Nature, il y a des femmes qui se piquent de beauté, comme il y a des hommes qui se piquent de courage.

X C V I I.

Il n'y a rien de plus enjoué que le vrai Sage, & rien de plus mélancolique qu'un homme agité de passions.

X C V I I I.

Les Sujets imputent aux Ministres tous les malheurs de l'Etat, comme les malades s'en prennent à leur Médecin du défaut de leur guérison; lorsque les uns par impatience, & les autres par leur peu de régime, rendent souvent les arrangemens & les remèdes infructueux.

X C I X.

L'absence refroidit les passions modérées, au-lieu qu'elle enflame les plus violentes, telle que le vent qui éteint une bougie, & qui excite la flâme d'un grand feu.

C.

L'humilité est quelquefois un orgueil artificiel , dont l'objet est , en nous abaissant , d'être élevé par les autres.

C I.

Le mensonge n'est pas moins la marque d'un pauvre esprit , que la fausse monnoye l'est d'une bourse vuide.

C I I.

La lecture d'un bon Roman n'est point indigne d'un homme censé. Un Roman a quelquefois plus de fond de vérité que l'Histoire. Les détails de l'un & de l'autre sont souvent imaginés ; mais le premier ne blesse point la vrai-semblance , lorsque la dernière la choque en mille endroits , & d'ailleurs est pleine d'obscurité & de contradictions.

C I I I.

La plûpart des gens du monde ressemblent aux petits Merciers , qui ne sont curieux que de colifichets. Un discours philosophique les rebute.

C I V.

Une belle femme n'a pas moins à craindre d'une laide , qu'un homme d'esprit d'un sot.

C V.

C V.

Une femme n'est pas plus sûre de son amant , quand sa beauté est passée , qu'un homme l'est de son ami , quand sa fortune est évanouie.

C V I.

Il y a des gens qui ne corrigent leur ouvrage que comme un Serrurier qui , à force de vouloir perfectionner & polir une clef , la réduiroit toute en limaille.

C V I I.

La fierté qui avilit les hommes , est estimable dans les femmes. Elle est l'enseigne de leur pudeur.

C V I I I.

Le menteur connu pour menteur , n'en impose plus qu'à lui seul.

C I X.

Le silence d'un homme sage est plus mortifiant qu'une réponse emportée.

C X.

On fait souvent un déplorable usage des richesses ; l'avare les cache dans un trou , & le prodigue les verse à pleines mains dans le crible des Danaïdes.

C X I.

C X I.

Les Voyageurs vantent les Pays étrangers & décrivent le leur. Ceux qui ne sont point sortis de chez eux, pensent que tout ce qui est hors de leur horizon est barbare.

C X I I.

La conscience d'un Avare est semblable à sa bourse; elles s'élargissent toujours, & ne débordent jamais.

C X I I I.

L'humilité est le plus grand honneur que l'homme soit le maître de se procurer à soi-même, c'est la base de toutes les vertus, & le fondement de la Foi.

C X I V.

On ne peut donner de consolations à un affligé dans les premiers momens de sa douleur, qu'à force de l'en entretenir; c'est une erreur de vouloir, par des objets étrangers, le distraire du seul objet dont la perte le remplit; l'ouverture de la playe avance le tems de la guérison.

C X V.

Les Stoïciens vouloient faire en nous le contraire de ce que fit autrefois Deucalion: ce
der-

dernier , suivant la Fable , changea les pierres en hommes , & les premiers par leur système vouloient changer les hommes en pierres.

C X V I.

Les Anciens n'excitent point notre jalousie ; nous devenons sans honte leurs imitateurs , parce que nous ne les regardons pas comme nos rivaux ; l'envie est un venin , mais il n'a point de force quand il est sans chaleur , & il n'agit point sur les morts. Les cadavres sont la nourriture des vers & des corbeaux ; mais ils ne le sont point des hommes.

C X V I I.

Un don extorqué par importunité , ressemble assez à une dette , pour le payement de laquelle un créancier rigoureux ne nous a point fait de quartier.

C X V I I I.

Il y a des hargneux dans les Parlemens d'Angleterre , qu'on peut comparer à ces dogues qui aboyent sans cesse à la porte de la Cour , dans la seule vuë d'y entrer.

C X I X.

Un Peuple vertueux & une Noblesse humiliée , sont les moyens les plus propres pour assurer le repos d'un Etat.

C X X.

C X X.

Il y a une espece de gens qui ne voyent que les défauts, parce qu'ils sont eux-mêmes pleins de défauts. Ils blâment le soleil de blesser leurs yeux, parce qu'ils ne s'aperçoivent pas que c'est la faute de leurs yeux, & non pas du soleil.

C X X I.

Comme les grands mangeurs souvent n'en deviennent pas plus gras, de même les Pédants, farcis de toutes sortes de sciences, n'en ont pas des connoissances plus distinctes : ils ressemblent à ces estomacs surchargés qui ne peuvent achever la digestion.

C X X I I.

Ceux qui après avoir perdu tout le superflu, ont encore le nécessaire, ne doivent pas se plaindre de la fortune: elle les a déchargés seulement de ce qui mettoit obstacle à leur bonheur.

C X X I I I.

Trop d'esprit dans une femme est pour elle une dangereuse qualité ; il lui fait mépriser les bons conseils, & hazarder des entreprises, qui tôt ou tard échoüent contre l'écueil de sa foiblesse naturelle.

CXXIV.

C X X I V.

La vaine gloire pour un bien-fait que nous avons rendu , est injurieuse à notre ami , & préjudiciable à nous-mêmes. En parlant , nous exposons ses besoins qu'il auroit voulu cacher ; & notre indiscretion est la quittance de ce qu'il nous devoit.

C X X V.

Un homme , qui flote dans ses principes , s'expose également à l'attaque des deux partis auxquels il balance de s'attacher. Il ressemble à la chauve-fouris , qui tenant de deux natures réunies , est morduë par les rats , & becquetée par les oiseaux.

C X X V I.

On n'humilie jamais davantage un homme vain , qui veut faire l'important , qu'en faisant semblant de ne s'en pas apercevoir : son orgueil devient son tourment & notre propre vengeance.

C X X V I I.

Le voyage laisse toujours aux jeunes gens une teinture des bonnes mœurs qu'ils ont remarquées chez les Etrangers ; c'est ainsi qu'une eau courante contracte les qualités de la terre où elle coule.

C X X V I I I.

C X X V I I I.

Il est dangereux de faire l'Histoire des Princes pendant leur vie. Tous les hommes font des fautes, mais ils ne veulent pas qu'on les leur remette sous les yeux; il est plus sûr de parler des morts. Les éclipses du soleil, que nos yeux ne peuvent regarder sans préjudice, se découvrent avec sûreté, quand elles sont réfléchies dans les eaux.

C X X I X.

Le bonheur se trouve toujours moins grand dans la jouissance, qu'il ne l'a été dans l'espérance de le posséder.

C X X X.

Trop de louange, trop de civilités, trop de ceremonie, c'est une profusion d'encens qui entête.

C X X X I.

C'est une marque de petit génie & un défaut d'usage du monde, que de se plaindre de ses malheurs. On s'attire plus de mépris que de pitié; on ne les impute qu'à notre mauvaise conduite, & on donne le nom de faute à ce que nous apellons disgraces.

C X X X I I.

L'homme ne peut jamais parler de lui-même.

me , soit en bien , soit en mal , qu'à son desavantage. S'il fait son éloge , il en rend la vérité suspecte ; s'il s'accuse lui-même , on le croit dépourvu de sens.

C X X X I I I.

Il y a quelquefois de la sagesse à laisser entrevoir des traits d'imprudence à ceux que nous voulons sonder. Cette feinte peut mieux nous servir à pénétrer leur caractère , que toute notre raison n'auroit pu faire.

C X X X I V.

L'effronterie de publier la faute qu'on a commise , est aussi criminelle que la faute même.

C X X X V.

Un homme de mauvaises mœurs , qui donne dans ses écrits des préceptes de sagesse , n'est pas moins ridicule que celui qui louchant naturellement , se feroit peindre avec deux beaux yeux.

C X X X V I.

Plus les fragmens de l'antiquité ont de Siècles , plus ils nous paroissent respectables. Pourquoi notre vénération ne pese-t-elle pas plus leur valeur véritable , que le foible poids de leurs années ?

C X X X V I I.

C X X X V I I.

Un petit present gagne un ami ; un grand bienfait souvent nous le fait perdre.

C X X X V I I I.

On gagne plus à cacher ses imperfections , qu'à faire l'étalage de ses vertus.

C X X X I X.

Les grands hommes ont quelque chose qui les fait reconnoître ; le port , l'action , l'air de tête , la contenance , tous les distingue du commun des hommes.

C X L.

Il y a un art caché dans la simplicité , qui donne une grace à l'esprit & à la beauté , que l'affectation & la parure ne lui peuvent donner.

C X L I.

L'homme plein de valeur attire à soi les cœurs de tous les autres hommes , ou parce qu'ils l'admirent , ou parce qu'ils le craignent , ou parce qu'ils en profitent.

C X L I I.

La Chasse est l'image de la Guerre. Ce plaisir est d'autant plus noble , qu'il met en

36 *Maximes & Réflexions morales.*

œuvre l'empire naturel que les hommes ont sur les bêtes. Il accoutume le corps aux fatigues ; il dispose le cœur à ne point craindre le péril ; il l'enflâme pour la victoire , & les dépouilles des bêtes font des trophées élevés à la valeur de ceux qui les tuënt.

C X L I I I.

L'homme est souvent contraire à lui-même. Il est si passionné pour la vie , qu'il croit n'en avoir jamais assez ; & en même tems il fait une si grande profusion de son tems , qu'il croit en avoir beaucoup de trop.

C X L I V.

Ce n'est point une honte d'être né homme privé ; mais il y en a à le devenir.

C X L V.

Les traits lancés contre l'honneur s'émouffent sur les ames basses ; ils font une profonde playe dans les cœurs généreux. Cependant c'est souvent moins pour eux que pour les autres qu'ils cherchent à se venger ; la seule blessure qui ne se guérit jamais est celle qu'on fait à l'interêt.

C X L V I.

L'ardeur démesurée de nos desirs fait souvent échoüer toutes nos espérances.

C X L V I I.

C X L V I I.

Les envieux se punissent eux-mêmes. Le dépit qu'excite en eux la satisfaction des autres, devient leur propre bourreau.

C X L V I I I.

L'homme privé, qui devient homme public, ne voit plus les choses du même œil. L'aspect de la Ville n'est point celui de la Cour, le point de son objet est changé.

C X L I X.

Celui qui est toujours dans la défiance, est rarement trompé. Les hommes prudens ne croient point ce qu'ils voyent, & doutent même de ce qu'ils ont cru.

C L.

Les ingrats font à leurs bienfaiteurs ce qu'un imprudent fait à un arbre, dont il coupe toutes les branches qui mettoient sa maison à l'abri de la tempête.

C L I.

L'art de se taire est la plus grande preuve de bon sens, soit qu'on ait à vivre avec des sages, ou avec des foux.

C L I I.

Le vêtement fut fait pour cacher le corps ; il sert à présent à découvrir l'ame. Il fut inventé pour couvrir notre honte ; il montre aujourd'hui notre orgueil. Dieu vêtit l'homme, quand il fut dépouillé de la justice originelle, & qu'il devint esclave du péché, & l'homme se glorifie presentement des enseignes de son esclavage, comme si elles étoient des trophées de ses victoires.

C L I I I.

L'exemple des foux est plus utile à un homme sage, que le conseil des sages n'est avantageux aux foux.

C L I V.

On ne peut jamais arriver à la véritable gloire par le chemin de la vanité.

C L V.

L'amour est le desir le plus pressant du cœur humain, le plus fort attrait de la Nature, & le plus redoutable écueil de la vertu.

C L V I.

Les Procureurs & les Médecins s'exercent également sur tous les hommes ; les uns prolongent les procès, & les autres font durer les

les maladies, jusqu'à la ruine totale de la fortune & du tempérament.

CLVII.

La Cour est une Loterie où les hommes prennent part, dans l'espérance du gain. C'est un lieu où celui qui pousse le plus fort avance le plus : où l'on se rend esclave pour parvenir à commander ; où l'on se dit ami sans l'être, & où la vérité ne peut se hasarder qu'aux dépens de l'intérêt.

CLVIII.

Etre trop mécontent de soi-même, c'est une foiblesse ; en être trop satisfait, c'est une témérité.

CLIX.

Nous pouvons nous fonder nous-mêmes ; mais nous ne pouvons jamais parvenir à nous connoître à fond. Ainsi nous réduisons tous nos soins moins à paroître ce que nous sommes, que ce que nous devrions être.

CLX.

C'est souvent par les degrés des plus grandes fautes que les hommes sont montés à la plus haute sagesse.

CLXI.

Un grand fond de jugement est souvent un

obstacle aux grands succès. Il empêche d'entreprendre des choses que l'audace ou l'imprudence auroient fait réussir.

C L X I I.

Il n'appartient qu'à un esprit supérieur, & de se cacher aux autres, & de les pénétrer.

C L X I I I.

Toute notre étude à la recherche du vrai, ne sert qu'à nous montrer combien notre ignorance naturelle nous en éloigne.

C L X I V.

L'autorité excessive ressemble au vent; s'il est trop fort, il renverse. Les petits doivent moins rechercher l'amitié des Grands, que craindre de les avoir pour ennemis. Celui qui veut regarder des figures colossales, ne doit pas les aprocher de trop près; leur point de vûë est dans l'éloignement.

C L X V.

Nous aimons ceux qui veulent nous imiter; nous haïssons ceux qui veulent nous égaler. L'imitation est un signe d'estime; le desir d'égaliser est une jalousie.

C L X V I.

La contradiction doit plus réveiller notre
at-

attention que notre colere. Elle est l'ame de la conversation, & l'homme d'esprit gagne beaucoup avec elle.

CLXVII.

Les qualités de l'esprit ont plus de droit sur notre vénération, que tous les avantages des dignités, de la naissance & de la fortune.

CLXVIII.

Si en souffrant un affront, on aqueroit l'estime des hommes, il y auroit bien de la gloire à le dissimuler. Mais la patience produit un effet tout contraire; elle fait passer pour un sot ou pour un lâche, celui qui n'a pas eu l'esprit de s'apercevoir d'une offense, ou le courage de s'en venger.

CLXIX.

Une demie liberté dans un Etat en cause la ruine tôt ou tard. Les Peuples, pour être heureux, doivent être ou totalement libres, ou totalement soumis.

CLXX.

Pour être parfaitement brave, ce n'est point assez de ne point redouter l'épée des hommes; il ne faut craindre ni leur langue, ni leur plume.

CLXXI.

CLXXI.

C'est un défaut assez commun de n'être point satisfait de sa fortune , & de l'être de sa conduite.

CLXXII.

La Religion sans mœurs fait un Hypocrite ; les mœurs sans Religion font le Philosophe. Un Chrétien ne doit être ni l'un ni l'autre.

CLXXIII.

Celui qui fait violence par nécessité , a lui-même éprouvé auparavant la violence de la nécessité. C'est la plus odieuse de toutes les Loix , & la plus rigoureuse de toutes les Justices.

CLXXIV.

Les Grands vivent presque sans réflexion , & sans acquérir par eux-mêmes aucune connoissance. Les hommes médiocres s'instruisent , pour donner une teinture aux Grands de ce qu'ils n'ont ni le tems , ni la patience d'apprendre.

CLXXV.

On n'a gueres à craindre d'un homme qui menace beaucoup en paroles ; le silence est plus dangereux. Quand la colere enflame trop l'esprit , elle enflame moins le cœur : tout est porté

porté au-dehors, tout s'exhale par la bouche,
& tout s'échape des mains. C'est une mine qui
a pris vent, elle ne peut plus faire de brèche.

CLXXVI.

Cent belles actions ne font presque jamais
dans le monde oublier une action honteuse.

CLXXVII.

Il est plus dur de perdre quelque chose par
la tromperie que par la violence. La dernière
est moins mortifiante, & la première est bâ-
tie par la sagacité d'autrui sur les fondemens
de notre imprudence.

CLXXVIII.

Les femmes ne se donnent jamais en spec-
tacle impunément. L'honneur est une couleur
délicate qui craint l'air; c'est un cristal qui se
faut au moindre souffle. Il y a de la prudence
à fuir les occasions où la vertu peut recevoir
des atteintes.

CLXXIX.

Rien n'est plus capable de nous empêcher
de profiter d'un bon conseil, que de ne le pas
voir accompagné d'un bon exemple.

CLXXX.

Nous n'attribuons souvent qu'à notre pru-
dence

44 *Maximes & Réflexions morales.*

dence ce que nous ne devons qu'à la fortune. Mais bien-tôt son instabilité fait le procès à notre présomption.

CLXXXI.

Souvent plus il y a de têtes dans un Conseil, plus il y a de confusion. Plusieurs petites pierres peuvent élever une tour ; mais plusieurs esprits ne font ordinairement qu'un mauvais édifice.

CLXXXII.

On ne reconnoît d'ordinaire un bienfait que pour sa propre réputation. L'affectation de la reconnaissance doit du moins adoucir la dureté de l'ingratitude.

CLXXXIII.

Les maximes sont à l'esprit ce que les béquilles sont au corps qui n'a pas la force de se soutenir. Les esprits supérieurs n'ont pas besoin des premières, comme les corps robustes méprisent l'assistance des autres.

CLXXXIV.

La colere n'a point de commerce avec la prudence ; c'est la compagne de l'audace. Elle ne regarde son objet que du côté qu'elle lui peut nuire ; sans le voir du côté qu'elle peut en être offensée.

CLXXXV.

CLXXXV.

Quand les grands hommes se piquent de qualités qu'ils n'ont pas, il est dangereux de leur montrer qu'ils se trompent; c'est leur faire perdre l'ambition de devenir ce qu'ils n'ont pu être encore.

CLXXXVI.

Les erreurs n'ont pas un cours moins long que les plus solides vérités. On les embrasse aussi aveuglément, on les soutient avec autant d'obstination, & le tems & l'habitude les fortifient à tel point qu'il n'y reste plus de retour au vrai.

CLXXXVII.

Les petits & frivoles amusemens corrompent autant le discernement & le goût, que les plus criminelles passions corrompent l'esprit & le cœur.

CLXXXVIII.

Les liaisons de la plupart des hommes ne sont qu'un commerce passager, & qui ne dure pas plus que les occasions qui l'ont rendu nécessaire.

CLXXXIX.

Le mérite n'a de véritable approbateur que le succès. Sans lui il perd son éclat : ou on le mé-

46 *Maximes & Réflexions morales.*

méprise comme inutile , ou on le plaint comme malheureux.

C X C.

Tandis que l'homme avec crainte se défie du soin de la Providence dans les affaires temporelles , il se repose avec trop de confiance sur sa miséricorde dans tout ce qui regarde l'éternité.

C X C I.

Pourquoi le corps redoute-t-il la mort ? Elle le délivre de mille infirmités. Pourquoi l'ame ne la souhaite-t-elle pas ? Elle la conduit à l'immortalité. La mort ne doit effrayer que les méchans , qui ont tout à craindre , & qui n'ont rien à espérer.

C X C I I.

Nous travaillons plus dans nos études à nous remplir la tête de choses inutiles , qu'à cultiver notre esprit & à éclaircir nos doutes.

C X C I I I.

Nous demandons tous les jours au Ciel des graces dont nous traversons le succès. Nous l'invoquons , mais nous l'empêchons d'agir ; il semble que nous ne l'implorions que pour n'être pas exaucés.

C X C I V.

Nous prenons souvent un repentir , qui ne vient

vient que de notre inconstance , ou du mauvais succès de nos passions , pour le remords d'une sincère & réelle pénitence.

C X C V.

Une Armée entière ne garderoit pas un Prince, si peu de personnes ne le peuvent garder. Un petit nombre lui suffira, s'il a l'amour de tous , & tous seront peu , s'il en a la haine.

C X C V I.

La vengeance ne procède jamais que de la foiblesse d'une ame qui n'a pas la force de supporter une injure.

C X C V I I.

Le Prince doit faire craindre les hommes , mais il ne doit pas se faire craindre des hommes. La crainte de ses Loix est un enfant de sa Justice ; la crainte de sa personne est un fruit de sa cruauté. Quand il fait craindre , c'est pour faire du bien ; quand il se fait craindre , c'est ordinairement pour faire du mal.

C X C V I I I.

Tout est incertain dans la vie , il n'y a de certain que la mort. Cependant nous agissons comme si de toutes choses la mort seule étoit incertaine.

C X C I X.

C X C I X.

Le plaisir dont on est sûr de se repentir ,
ne peut jamais être parfait.

C C.

Les occasions ne manquent point aux hommes; mais les hommes manquent les occasions.
La sagesse est de les attendre & de les saisir.

C C I.

Il y a des folies sérieuses , & concertées avec un certain air de sagesse , qui sont mille fois plus impertinentes que ce qu'on nomme véritables folies.

C C I I.

Il y a autant de foiblesse à feindre avec ses égaux , qu'il y a d'imprudence à ne pas feindre avec ceux qui sont au-dessus de soi.

C C I I I.

Nous nous étonnons de voir des gens de la lie du peuple s'élever & s'anoblir , & nous en parlons avec mépris , comme si nous ne trouvions pas dans les grandes maisons un commencement à l'élevation , quand il nous est permis de fouiller dans l'Antiquité.

C C I V.

Le moment de la mort nous est sagement ca-

caché par la Providence , pour nous obliger à y songer toute notre vie.

CCV.

C'est une erreur de donner le nom de prudence à une longue délibération. Les plus grandes affaires échouent , parce que les occasions pressent , & que les hommes sont trop lents. On s'amuse à raisonner sur l'événement présent , quand le présent est déjà devenu passé. Il y a dans toutes choses une heure du Berger à saisir.

CCVI.

Les desirs que les passions déréglées nous inspirent , sont semblables aux envies indiscrètes d'un malade. Les uns & les autres ne peuvent se satisfaire sans dommage , ou sans danger.

CCVII.

On perd le goût des plaisirs du monde , à mesure que l'on fait des progrès dans la vertu ; comme on méprise les amusemens de la jeunesse , à proportion qu'on avance en âge.

CCVIII.

L'homme d'esprit ne fait point de faute en croyant peu ; l'imprudent en fait presque toujours , en croyant trop ; Dieu seul est la vérité

D té

té qu'on doit croire , & il nous enseigne de ne point croire les hommes , parce qu'ils sont menteurs.

CCIX.

Une grande réputation est semblable à une grande dépense ; il est difficile de les soutenir l'une & l'autre.

CCX.

Les hommes heureux croient avoir enchainé la fortune pour toujours , & qu'elle ne peut plus leur échaper ; comme si l'étoile qui se lève le matin au zénith de notre tête , ne devoit pas le soir se trouver au nadir de nos pieds.

CCXI.

L'amour peut gouverner un cœur , jusqu'à ce qu'il ait senti l'aiguillon de l'ambition , de la colere & de la vengeance. C'est un fil de soye qui peut retenir un cheval , jusqu'à ce qu'il ait senti l'éperon.

CCXII.

La mort , depuis la perte de la justice originelle , est devenue un bien dans le monde ; elle tient en respect les hommes heureux , & fait l'espoir des infortunés. Elle entre dans l'harmonie du monde , & elle ne peut faire aucun mal.

CCXIII.

C C X I I I.

Tout ce qui n'est pas absolument mauvais, passe dans la conversation ; tout ce qui n'est pas parfaitement bon, déplaît dans un ouvrage qu'on expose aux yeux du public.

C C X I V.

Ce n'est qu'au moment de la mort que les hommes sont capables de bien réfléchir sur l'abus qu'ils ont fait de la vie. Ils se livrent alors à des chagrins qui ne font aucun effet sur ceux qui en sont témoins , & qu'ils oublient eux-mêmes , s'ils recouvrent leur santé.

C C X V.

La gloire n'est qu'une opinion dictée par l'amour propre , qui nous flatte de mériter les égards des hommes pendant notre vie , & leur vénération après notre mort.

C C X V I.

Rien n'est plus admirable que la philosophie des sages de notre tems. Sont-ils foibles, ils blâment la violence. Sont-ils dans la bassesse, ils déclament contre la grandeur. Sont-ils pauvres , ils louent la pauvreté ; ils ne se contentent de peu , que parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup. Tous leurs raisonnemens ne prennent leur source que dans l'a-

mour propre, dont l'objet est de mépriser les autres, & de se faire admirer eux-mêmes.

C C X V I I.

Il y a bien des choses commencées, dont on ne peut voir la fin. Il y en a beaucoup plus encore de finies, qui ne devroient jamais avoir été commencées.

C C X V I I I.

L'envie diminué le bonheur d'un honnête homme, parce qu'il se voit l'objet du desespoir des autres.

C C X I X.

Il seroit aisé de satisfaire la nature, si les hommes ne se faisoient pas une nécessité de satisfaire à ce qui n'est pas nécessaire. Que nous sert d'habiter un Palais, quand toute maison nous met à l'abri? A quoi bon des mets délicats, lorsque les plus communs peuvent suffire? Mais ce n'est pas assez qu'un de nos sens soit rempli, il faut que tous soient satisfaits, & le vice par-là n'a plus de bornes.

C C X X.

L'adversité ne nous paroîtroit pas facheuse, si nous la considérons comme la privation de quelque chose, qui ne nous devoit point appartenir, qui ne nous convenoit point,
&

& qui pouvoit nous devenir préjudiciable.

C C X X I.

Beaucoup de choses dans ce monde ressemblent à un fleuve qui n'est rien dans sa naissance, & qui devient grand dans sa course; d'autres au contraire sont semblables au vent, dont le commencement est très-fort, & dont la fin est très-foible.

C C X X I I.

Nous sommes plus ou moins malheureux, suivant le degré de force dont nous pouvons supporter les infortunes.

C C X X I I I.

Les esprits éminens ne se forment que dans les grands Etats & dans les grandes Villes, comme les grands poissons ne se grossissent que dans la mer.

C C X X I V.

La raison n'auroit pas tant de peine à soutenir certaines propositions, si elle n'avoit pas des doutes sur leur vérité.

C C X X V.

Si nous étions sages, l'esperance ne nous flateroit point; le danger ne nous effrayeroit pas, & les traverses ne nous jetteroient point dans le desespoir.

D 3 C C X X V I.

C C X X V I.

Nos besoins, semblables à la tête d'un hydre, renaissent à mesure qu'ils expirent; notre industrie continuelle à y subvenir forme un cercle pareil à celui que fait un cheval, qui pour écraser, ou du grain, ou des fruits dans une pile, retourne sans cesse sur ses pas,

C C X X V I I.

Un cœur à l'épreuve de tous les revers, est une arme à feu de fine trempe, qui supporte un coup foudroyant, sans en ressentir d'impression,

C C X X V I I I.

Pour justifier nos actions, nous alléguons moins les règles du vrai, que l'usage du tems, & la coutume établie. C'est ainsi que les vieillards, qui ont survécu à leur bon sens, n'appuyent leurs décisions que sur l'autorité de leurs années.

C C X X I X.

L'esprit, par le secours duquel nous définissons & expliquons toutes choses, ne se peut lui-même ni définir, ni expliquer.

C C X X X.

Les louanges que nous donnons aux Grands
ne

ne sont que des pièges pour les tromper. Nous leur supposons un mérite qu'ils n'ont point ; ils se le persuadent ; l'encens leur monte à la tête, & leur ivresse ne leur permet plus de penser que rien n'est rendu à leur personne, mais que notre seul intérêt encense leurs richesses & leurs dignités.

C C X X X I.

Je regarde un homme sans esprit en possession de bons livres, comme un extravagant qui s'expose en bonne compagnie.

C C X X X I I.

Un Vieillard n'est pas moins attentif à faire valoir sa carcasse, que ne l'est un bon Laboureur à bien exploiter sa Ferme. Ils sont toujours l'un & l'autre prêts à renouveler leur Bail.

C C X X X I I I.

Trop d'abondance accable la santé, comme un trop grand poids de fruits accable la branche qui les porte.

C C X X X I V.

Les mauvais Critiques sont les ennemis des bons Esprits, comme les Athées le sont des vrais Croyans. Leur haine n'a d'autre principe que la stérilité de leurs conceptions. Ils

56 *Maximes & Réflexions morales.*

crevent de dépit de voir qu'un autre ait pensé ce qu'ils étoient incapables d'imaginer semblables à ces femmes stériles qui souffrent à la vuë d'une femme féconde.

CCXXXV.

Nous admirons quelquefois dans un Ministre d'Etat un projet dont l'art nous paroît merveilleux, jusqu'à ce qu'il soit découvert; mais dès que nous en connoissons les ressorts, ce n'est plus qu'un tour de cartes, que nous rougissons de n'avoir pas pénétré.

CCXXXVI.

Quand on perd le sens froid dans un combat, on avance bien-tôt sa défaite. La perte de la tête emporte celle du bras; & on est vaincu par sa propre foiblesse, avant de l'avoir été par la valeur d'autrui.

CCXXXVII.

Le vin enfante la joye dans le cœur de l'homme; mais l'excès abrége la vie, comme la chaux mise au pied d'un arbre ne lui fait pousser des fleurs avant la saison, que pour le faire plutôt mourir.

CCXXXVIII.

L'indocilité des Peuples est souvent la cause de la sévérité du Souverain. Cesar eût été le

le meilleur de tous les Princes , s'il eût commandé aux Sujets de Cyrus , ou de Trajan.

C C X X X I X.

Ce n'est pas une moindre folie d'être effrayé d'un malheur qu'il est impossible d'éviter , que de se promettre une chose dont il est possible que nous ne pourons jamais jouir,

C C X L.

Une plaisanterie usée est semblable à un habit qu'un autre a déjà porté : l'une expose la disette d'esprit , & l'autre la disette d'argent.

C C X L I.

On doit fuir toutes sortes de louanges. Celle d'un homme de bien nous donne de la vanité ; celle d'un méchant nous décredite.

C C X L I I.

On n'a de véritable foi qu'en soumettant sa raison , comme il n'y a pas de meilleur moyen de jouir de la lumière au point du jour , que d'éteindre sa bougie.

C C X L I I I.

Le seul secret pour se venger des injures , est de ne les point mériter & de les mépriser. Elles tournent alors à la honte de celui qui les a proferées.

CCXLIV.

CCXLIV.

Il n'y a pas moins de sagesse que de Religion, à ne vouloir point rechercher ce que la Providence a eu dessein de nous cacher.

CCXLV.

La voix du peuple est à notre réputation ce que le vent est à la flâme.

CCXLVI.

Un Ministre a quelquefois intérêt pour sa propre sûreté d'exciter des mouvemens dans l'Etat, comme un poisson trouble l'eau, quand il craint d'être surpris.

CCXLVII.

Il y a dans toutes les Sectes des empoisonneurs, qui ne s'occupent jour & nuit qu'à faire avaler aux autres le venin qu'ils ont avalé eux-mêmes.

CCXLVIII.

L'argent a des charmes: il repaît notre vanité; il jette sur la roture un vernis de noblesse. Mais son éclat, semblable à celui du ver-luisant, n'est qu'une vaine lumière qui éblouit les yeux des autres, sans échauffer leurs cœurs, & sans attirer leur estime.

CCXLIX.

C C X L I X.

Toute la sagesse de notre vie consiste à bien penser , & à aquerir des connoissances. La méditation donne de la justesse aux pensées ; la pratique du monde les perfectionne. Celui qui n'étudie que dans la solitude , est semblable à un homme qui porte beaucoup d'argent sur lui , mais qui ne sçait à quoi l'employer.

C C L.

Nous méprisons le public , nous condamnons son jugement , & cependant nous n'ambitionnons rien tant que de mériter son approbation. Faut-il que nous fondions tout ce que nous croyons valoir , sur ceux que nous croyons ne nous valoir pas ?

C C L I.

Les Héros & les Poëtes ne seroient-ils point engendrés du vent , comme quelques Auteurs ont prétendu que l'avoient été des chevaux d'Espagne ?

C C L I I.

Le vice a tant de partisans , que les amis de la vertu ont besoin de toutes leurs forces pour se garantir des assauts d'une si puissante faction.

C C L I I I.

C C L I I I.

Comme les bêtes connoissent mieux que les hommes ce qui leur est propre, de même ceux qui n'ont que la science du monde, connoissent mieux ce qui convient à l'homme, que les Pédans, qui avec mille connoissances inutiles ignorent ce qu'il est nécessaire de sçavoir.

C C L I V.

Les médifans sont semblables aux sangfuës. Ils ne se nourrissent que des mauvaises qualités des hommes, comme les autres ne vivent que de mauvais sang.

C C L V.

La société fait naître l'amitié; l'amitié produit la familiarité; la familiarité engendre le mépris, & le mépris enfin se change en haine déclarée.

C C L V I.

Les Flateurs & les Escrocs ressemblent assez aux Luteurs. Ils se retournent de tous les sens, pour abatre ceux qu'ils attaquent,

C C L V I I.

Les pauvres d'esprit sont par leur foiblesse à l'abri de tous les assauts, comme les pauvres

Maximes & Réflexions morales. 61
vres de fortune le font par leur disette.

C C L V I I I.

Les femmes dans la dispute aiment à être contredites. C'est les offenser que de ne pas prendre garde à ce qu'elles disent ; elles souffrent plus volontiers un démenti , qu'un silence mortifiant.

C C L I X.

Quand nous voyons des hommes supérieurs aux autres hommes , nous sommes portés à croire qu'ils ont quelque chose au-dessus de l'humanité. Nous tirons une fausse conséquence de leur puissance à leur nature. Au-delà de l'étendue de l'œil on croit voir un infini.

C C L X.

Le bon conseil est la pillule de l'esprit. Plus elle est amère & difficile à avaler , plus son operation est sûre.

C C L X I.

Les spéculations d'un esprit fantastique ne font pas moins l'origine de l'athéisme , ou de la fausse pitié , que le desir de trop sçavoir le fut de la chute de l'homme & de la perte de sa félicité.

C C L X I I.

C C L X I I.

La vengeance est plus la perte de l'honneur que sa réparation, puisqu'il n'y a rien dans la nature & dans la Religion de si honorable, & de si grand, que de pardonner.

C C L X I I I.

Nous prêtons de l'argent à nos amis précisément comme les Enrôleurs distribuent l'argent du Roi, plutôt pour enchaîner leur liberté, que pour subvenir à leurs besoins.

C C L X I V.

Le seul moyen d'apaiser l'envie que nous portons aux autres, est d'augmenter notre mérite, & de nous rendre dignes, ou de ce que nous désirons, ou de ce que nous craignons de perdre.

C C L X V.

Les gens vifs se font aisément des amis par leur caractère enjoué & amusant. Les flegmatiques en font moins; mais ils sont plus constants dans leurs amitiés.

C C L X V I.

L'affectation de la sincérité est une fraude plus criminelle que la tromperie ouverte.

C C L X V I I.

C C L X V I I.

La fureur & les emportemens de nos ennemis doivent être une leçon pour nous ; elles nous servent plus qu'elles ne nous nuisent. Les Juges s'en irritent , le Public en est révolté , & notre moderation nous aplanit un chemin vers le triomphe avec plus de facilité.

C C L X V I I I.

Ceux qui contrefont les Princes dans le coin de leur monnoye , les trompent moins qu'ils ne trompent leurs Sujets ; mais ceux qui les contrefont en face par l'abus de leur autorité , osent les tromper eux-mêmes.

C C L X I X.

Les fautes des Particuliers ne s'étendent pas ordinairement au-delà de leurs personnes. C'est une apoplexie qui tue son homme. Les fautes des Grands s'étendent au-delà d'eux-mêmes. C'est une contagion qui répand son venin sur tout ce qui les environne.

C C L X X.

Si la mendicité est un deshonneur , il n'y en a pas d'une espece plus basse , que celle d'un pauvre Auteur qui demande la charité dans sa Préface.

C C L X X I.

C C L X X I.

Les vertus de nos ancêtres deviennent un reproche pour nous , si nous ne leur ressemblons pas. En dégénérant de leurs bonnes qualités , nous mettons nos titres en question , & nous donnons lieu de douter que notre naissance soit légitime.

C C L X X I I.

Quand , en moderant nos desirs , nous pouvons faire notre bonheur , pourquoi importuner le Ciel par des vœux toujours nouveaux ? C'est demander à la Providence un compte qu'elle ne nous doit point , & plus qu'elle ne nous veut donner.

C C L X X I I I.

Les Auteurs & les Lecteurs se rendent mutuellement justice. Les Auteurs condamnent l'ignorance des Lecteurs , & les Lecteurs blâment la présomption des Auteurs ; ils se payent tous deux avec une monnoye assez égale.

C C L X X I V.

Un homme de finance remplit sa conscience d'iniquités , à mesure qu'il vuide d'argent sa caisse , pour subvenir à sa magnificence.

C C L X X V.

C C L X X V.

C'est une satisfaction bien touchante que d'être possesseur d'une belle femme ; mais la Nature semble avoir voulu réprimer l'orgueil des sens , en mettant beaucoup de danger où elle a mis beaucoup de plaisir.

C C L X X V I.

O funeste beauté ! vous ne servez à qui vous possédez qu'à vous faire désirer par qui ne vous possède pas ! Fragiles agrémens du corps , devriez-vous souiller l'éternelle beauté de l'ame ? Ou vous faites pécher , ou l'on péche avec vous.

C C L X X V I I.

Combien la Nature a-t-elle sauvé de gens que l'Art de la Médecine avoit abandonnés ? Et combien ce même Art en a-t-il tué , que la Nature auroit sauvés ?

C C L X X V I I I.

Les hommes d'un génie supérieur n'ont souvent pas de plus grand ennemi que leur génie même. On les redoute , on est en garde contre eux , on ne les croit point , & cette incrédulité a été fatale à des Familles , à des Républiques , & à des Royaumes entiers.

E C C L X X I X.

CCLXXXIX.

L'Envieux est un Peintre malin & ignorant, qui se plaît à défigurer les traits de la vertu; non-seulement il en supprime les beautés, mais il la charge d'imperfections; & sous ces fausses couleurs, il expose la mauvaise copie au Public, pour la faire haïr de ceux qui ne connoissent point l'original.

CCLXXX.

On voit avec quelque peine un Citoyen s'élever au-dessus d'un autre Citoyen; mais on admire un Grand qui semble né pour nous commander. C'est ainsi qu'on ne verroit qu'avec impatience un pavot s'élever au milieu des autres fleurs, tandis qu'un oranger, qui en est entouré, flatte agréablement nos regards.

CCLXXXI.

L'homme ne connoît point parfaitement le degré de sa valeur, avant d'en avoir fait l'épreuve: il se trouve souvent dans l'action plus grand qu'il n'avoit cra, ou inférieur à ce qu'il avoit présumé.

CCLXXXII.

On n'a point sujet de se plaindre, si le souvenir d'un bienfait dure autant que le bienfait

fait même ; mais la reconnoissance est un enfant qui meurt souvent avant son pere.

C C L X X X I I I.

Le Favori qu'un Prince avoit élevé dans les plus hautes dignités , est souvent celui qu'il accable le plus sous le poids de sa haine. C'est ainsi qu'un arbre cheri , dont l'ombrage nous servoit de rempart contre les chaleurs de l'Été , est celui que nous abbattons pour nous garantir des rigueurs de l'Hyver.

C C L X X X I V.

Le repos est une imperfection dans tout ce qui peut croître ; sans mouvement il n'y a point d'augmentation. Les semences des plantes ensevelies honorablement dans des vases d'or , ne sçauroient germer , si elles ne sont mises en action par les sels agissans de la terre.

C C L X X X V.

Il y a des hommes qui font des miracles de tout , parce qu'ils ignorent la cause seconde ; il y en a d'autres qui nient tous les miracles , parce qu'ils ignorent la cause premiere.

C C L X X X V I.

Quiconque a obligé une fois , ne doit point cesser d'obliger ; celui qui veut lier un autre par des services , n'y doit point laisser d'intervale ;

68 *Maximes & Reflexions morales.*

tervale ; si les anneaux ne sont point enchaînés les uns dans les autres , ils ne forment point de chaîne.

C C L X X X V I I.

Les grands Ministres se relevent rarement de leur chûte, leur disgrâce se proportionne à leur faveur passée ; les hommes ordinaires se relevent plus aisément. L'Homme & l'Ange sont tombés , l'Homme est rentré en grâce , l'Ange n'y est point rentré , parce que la nature de l'Homme n'avoit pas été si favorisée que celle de l'Ange.

C C L X X X V I I I.

Le service qu'on reçoit d'un inferieur fait peu d'honneur , si on ne le reconnoît pas par une récompense très-superieure ; ne l'égalier qu'au bienfait reçu , c'est s'égalier au bienfaiteur.

C C L X X X I X.

Le respect qu'un Prince s'attire est l'ame de son Gouvernement ; mais le Prince n'est plus qu'un cadavre , quand il tombe dans le mépris.

C C X C.

La nouveauté est une lumiere qui attire & charme tous les yeux ; les hommes portent volontiers leurs regards sur le soleil levant ; l'esprit

prit s'endort sur les choses connues , & ne se réveille que sur celles qu'il ne connoît point.

C C X C I.

La présomption qu'on a de vaincre est presque toujours le signal de la victoire ; l'armée qui craint sa défaite est à demi-vaincue ; celle qui croit devoir vaincre , combat jusqu'à l'extrémité ; celle qui en doute , n'attaque point l'ennemi , & se défend mal.

C C X C I I.

On donne souvent le nom d'injustice à la force employée pour l'exécution d'une Loi légitime ; l'homme n'aime point à obéir , quelque juste que soit la violence.

C C X C I I I.

C'est une grande science dans un Prince que de sçavoir se modérer au sein de la victoire , ou de se rendre à la nécessité des conjonctures fâcheuses. Mais il y en a plus qui ont ruiné leurs affaires par la honte de céder , que par l'avidité de vaincre.

C C X C I V.

Les Grands Hommes parlent aussi modestement de leurs actions , que les hommes médiocres font sonner haut le moindre de leurs avantages. C'est ainsi que les grandes & pro-

fondes rivières roulent avec majesté leurs eaux dans le silence, tandis que les petits ruisseaux coulent à grand bruit à travers les cailloux.

CCXC V.

L'homme sage ne porte point sa dépense au-delà de son revenu, il respecte toujours son fond; quand une fois la playe y a été faite, il s'y engendre une cancrène qui achève de tout dévorer.

CCXC VI.

La probité n'est pas toujours à l'épreuve de la tentation; on fait souvent sans scrupule ce que l'on peut faire sans crainte.

CCXC VII.

Le Jeu est la plus dangereuse de toutes les passions; c'est un sable mouvant où s'engloutit l'édifice de la plus haute fortune.

CCXC VIII.

On parvient plus dans le monde par le manège que par l'esprit; le mérite est une épée sans pointe, quand l'adresse & le bonheur ne l'accompagnent pas.

CCXC IX.

La jalousie ressemble au miroir, qu'on
aproche

Maximes & Réflexions morales. 71
aproche des lèvres d'un homme mourant ,
pour s'assurer qu'il vit encore : son haleine
le marque aussi-tôt.

C C C.

Le goût pour l'harmonie est un signe moral
de prédestination ; quiconque y est sensible
ne peut être ami du péché. Le péché a dé-
composé toutes les consonances humaines ; il
a révolté les parties inférieures contre les
supérieures ; il a introduit tous les maux , &
enfin la mort la dernière & la plus grande de
toutes les dissonances.

F I N.

E 4 ESSAI

Maxime et l'effort moral.
apporte des leçons à un homme nouveau,
pour s'élever d'un autre. Son salut
le mène à la - son

CCC

Le bon pour l'harmonie d'un être moral
de perfection ; qu'on ne peut y voir
ne peut être ainsi du bien. Les biens de
compte toutes les conditions humaines ; il
a revêtu les parties intérieures contre les
injustices ; il a introduit tous les maux, &
c'est la mort la dernière de la plus grande de
toutes les distances.

F. Y. M.



ESSAI SUR L'HOMME.

De M. POPE.

TRADUCTION
NOUVELLE
EN VERS FRANÇOIS.

A

HENRY DE S. JEAN;
*Comte de Bolingbroke, Ministre &
Secrétaire d'Etat de la Reine Anne.*



A LONDRES,

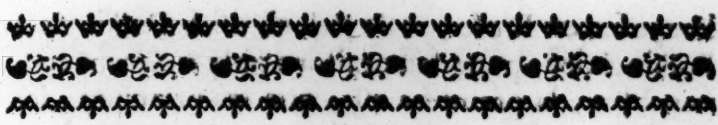
De l'Imprimerie de G. SMITH, dans le Princés-
Street Spittle-Fields.

M D C C X X X I X.

ESSAY
SUR L'HOMME
DE M. F. O. M.
TRADUCTION
DE M. F. O. M.
EN VERS FRANÇAIS

PAR M. F. O. M.
A PARIS
Chez M. F. O. M.
Rue de la Harpe, n. 101.





PREFACE DE L'AUTEUR,

Traduite de l'Anglois.

AVANT que d'exécuter le dessein que je me suis proposé d'écrire sur la vie & sur les mœurs de l'homme , il m'a paru convenable de considérer sa nature , son état & ses devoirs ; d'établir quelques principes de morale , d'examiner les perfections ou imperfections de chaque créature en général , & de faire connoître quelle est la condition de l'homme , sa relation au système entier , & le propre but & la fin de son être.

La science de la nature humaine , semblable aux autres connoissances , se réduit à peu d'idées claires ; peu de vérités sont certaines en ce monde. Cependant il en est de l'anatomie de l'esprit comme de celle du corps : il est plus utile & meilleur de s'appliquer aux parties les plus sensibles , que d'étudier les petits nerfs & les vaisseaux qui échappent à nos observations ; ce sont cependant là les objets des disputes ordinaires , & j'ose dire qu'elles ont moins éguisé les esprits que les cœurs , & qu'elles diminuent plus la pratique , qu'elles n'avancent la théorie de la morale.

Si je pouvois me flater que cet Essai eût quelque mérite , ce seroit de m'être conduit entre ces doctrines opposées , & en évitant tous les termes intelligibles , d'avoir formé un système de morale court & bien digéré , par le mélange d'un juste tempérament entre les differens systèmes. Je pouvois
l'exposer

P R E F A C E.

l'exposer en Prose ; mais j'ai choisi la Poësie & la Poësie rimée, pour deux raisons qui paroîtront convenables ; la première est , que les principes , les maximes & les préceptes écrits en Vers attachent le Lecteur plus fortement , & se retiennent plus facilement ; la seconde raison paroîtra étrange , mais elle est vraie : j'ai senti que je m'expliquerois plus brièvement qu'en Prose , & rien n'est plus certain que toute la force & la grace d'un sujet dépend de la précision.

Je n'étois pas capable de tirer toute la part de mon sujet dans un plus grand détail , sans devenir sec & ennuyeux , & plus poëtiquement , sans sacrifier la clarté à l'ornement , sans sortir de la précision & sans rompre la chaîne du raisonnement ; si quelqu'autre peut unir toutes ces parties , j'avouërai librement qu'il composera un Ouvrage au-dessus de ma capacité.

Ce qu'on verra dans cet Essai doit être considéré comme une Carte générale de l'Homme , où je ne marque que les grandes parties , les extensions , les limites & leurs connexions. Je me réserve à en tracer un plus grand détail dans des Cartes plus étendues : le progrès de ces Epitres conduira à des matières moins sèches , & plus susceptibles des ornemens de la Poësie.

Je ne fais presentement qu'ouvrir les fontaines , éclaircir les passages , pour conduire ensuite les ruisseaux , les suivre dans leur cours , & en observer tous les effets ; ce qui sera un Ouvrage plus agréable.

The proper Study of Mankind is Man.

L'Etude propre à l'Homme est l'Homme.

AVER-

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

Cette Traduction fut faite dès l'année mil sept cens trente-six : plusieurs personnes le sçavent , quelques-unes l'ont vuë , & M. l'Abbé du Renel est instruit que ce n'est que par déference pour lui , qu'on n'a pas voulu la donner avant , ou en même-tems que la sienne. Le grand succès qu'avoit eu son Essai sur la Critique , assorti à un nouvel Ouvrage du même Auteur , méritoit bien qu'on lui cédât le pas , & ce n'est qu'après que son Edition a rempli tout son sort , & reçu les applaudissemens qu'elle mérite , qu'on expose au Public cette Traduction. Peut-être pourra-t-elle paroître un peu plus litterale à ceux qui entendent l'Anglois. On a cru que traduisant un Auteur dont la réputation éclate dans toute l'Europe ,

AVERTISSEMENT

on ne pouvoit l'aprocher de trop près & dans son ordre & dans toutes ses expressions , autant que la gêne de la Versification Française le pouvoit permettre. Il n'a pas été possible d'imiter l'Original dans sa précision : c'est un privilège singulier à la Langue Angloise , dont il est mal-aisé d'aprocher. Le Poème Anglois ne contient qu'à peine douze cens Vers ; M. l'Abbé du Renel en a employé deux mille dans sa Traduction , & celle-ci va à près de dix-huit cens , quelque attention qu'on ait eu pour se restreindre. Cependant on ne présume pas qu'elle soit au-dessus de celle qui a paru ; si on la donne aujourd'hui , ce n'est qu'à l'occasion & à la suite de nouvelles Réflexions morales , que quelques amis n'ont pas jugées indignes de voir le jour. Ils n'ont pas cru aussi que le Commentaire , que M. Crousas vient de donner sur la Traduction de M. l'Abbé du Renel , en dût retarder l'exécution ; comme les expressions des deux Traductions ne sont point les mêmes , il se trouve dans cette Censure un grand nombre de Remarques qui ne peuvent avoir aucune application aux termes de cette Traduction. A l'égard de celles qui pourroient y avoir du rapport , ce ne sont que de foibles conséquences tirées de quelques Vers , dont on suppose que le sens pourroit être équivoque & dangereux. Il y a peu d'Ouvrages solides dont il

DU TRADUCTEUR.

ne soit aisé de faire un abus , lorsqu'on en prend les phrases séparément , sans relation à ce qui a précédé , ou à ce qui a suivi ; mais pour peu qu'on fasse attention aux principes généraux répandus dans le corps d'un Ouvrage , le scrupule n'a plus d'objet , & la mauvaise interprétation s'évanouit. C'est une vérité à laquelle M. Crousas a cédé lui-même. Voici de quelle manière il s'explique dans ses Remarques , page 331. J'ai écrit , dit-il , les Remarques à mesure que je lisois le Poëme de M. du Renel , & à mesure que je suis plus avancé dans cette lecture , je me suis aperçu avec la plus vive satisfaction , que j'avois fait des Commentaires prématurés de ce Poëme ; tant il m'a paru que cet illustre Abbé mettoit dans un beau jour des vérités moins précisément énoncées dans la Traduction en prose. Une déclaration aussi sincère ne marque pas moins la probité du Censeur , que la justice qu'il croit devoir rendre à la Traduction qu'il commente ; il ne craint point lui-même d'affoiblir toute la force des Réflexions qu'il avoit fait prématurément. C'est dans son esprit & en suivant sa pensée judicieuse , que pour prévenir toutes les inductions dangereuses , & pour ne laisser aucun doute sur les sentimens de M. Pope , on a cru devoir faire remarquer plus particulièrement au Lecteur , par des doubles virgules ,

tous

AVERTISSEMENT.

tous les endroits de cette Traduction , où se trouvent plus évidemment établis les principes qui prouvent la puissance du Créateur , la grace du Redempteur , la liberté de l'homme , la révelation , la foi , l'esperance d'un bonheur éternel , l'amour de Dieu & celui du prochain. Des traits aussi frapans ne sçauroient manquer d'étouffer jusqu'aux moindres soupçons ; on jugera par-là , si un Auteur rempli de ces grands principes a pu avoir en vue d'insinuer des erreurs contraires à la Foi & à la Morale Chrétienne.

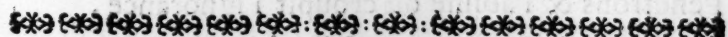


ESSAI





ESSAI SUR L'HOMME.



ÉPÎTRE PREMIÈRE.
DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT
DE L'HOMME,

Par rapport à l'Univers.



Que notre âme s'éveille, & qu'un beau feu
l'éclaire !

Que les petits objets cessent de nous dis-
traire !

Laissons-les allumer d'ambitieux desirs,
Et repaître les Grands d'orgueil & de plaisirs.
Le Ciel de notre vie a borné l'étendue ;
Sur ce qui nous entoure arrêtons notre vue :
Que l'homme en soit l'objet. Suivons-le dans le cours
Des spectacles divers que présentent ses jours.

A

2 ESSAI SUR L'HOMME.

Labirynthe étonnant dans l'art qui le compose !
Campagne où le Chardon fleurit avec la Rose !
Jardin où mille Fruits permis & défendus
Étalent leurs attraits ensemble confondus !
Offrez-vous , vaste champ , à nos regards avides ;
N'y portons point des pas incertains & timides :
Des sentiers ténébreux perçons l'obscurité ;
Des lieux plus découverts saisissons la clarté ;
Penetrons & l'abîme où croupit l'ignorance ,
Et la nuë où se perd une folle science.
Promene-nous , Nature , en tes détours secrets ;
Desarmons la folie , arrachons-lui ses traits ;
Abbatons de l'orgueil la fatale puissance ,
Et recherchons nos mœurs jusque dans leur naissance.
Qu'un esprit de candeur en tout tems , en tout lieu ,
Justifie & la voye & les desseins de Dieu.

Quel est Dieu ? Quel est l'homme ? Aux seules conséquences

De ce que nous voyons bornons nos connoissances.

L'homme ici pour mourir passe quelques momens ;
C'est-là le plus certain de nos raisonnemens.
Quand Dieu manifesté par ses Loix adorables ,
Reproduiroit encor des mondes innombrables ,



ESSAI SUR L'HOMME: 3

C'est à nous de l'entendre & de le rechercher
Dans le seul où sa main daigna nous attacher.

„ Avant que de juger pourquoi , tels que nous
sommes ,
„ Cet Etre indépendant voulut créer les hommes ,
„ Qu'on dise par quel art , par quels ressorts divers
„ Le Monde est suspendu dans le vague des airs ;
„ Et comment d'un seul mot la Loi systématique
„ De cet immense corps forma la mécanique.
Alors l'homme éclairé sur son propre intérêt ,
Poura se pénétrer , & dire ce qu'il est.
Mais que voit-il ? La terre est-elle transparente ?
L'œil la peut-il percer ? Notre ame transcendante
Peut-elle dévoiler & ses connexions ,
Et les principes sûrs de ses productions ?
Atomes de ce tout , pouvons-nous le comprendre ?
L'invisible ressort de qui tout doit dépendre ,
Et qui fait mouvoir l'Orbe autour de son Effieu ,
Est-il entre les mains ou de l'Homme ou de Dieu ?
Ah mortel ! vois l'erreur où ta raison s'égare ,
Connois le faux brillant dont ton orgueil se pare ;
Prétens-tu découvrir , plein d'un jaloux dépit ,
Pourquoi tu fus formé foible , aveugle , petit ?
Et ne devrois-tu pas dire d'un ton plus sage ,
Je pouvois l'être encor mille fois davantage.

4 ESSAI SUR L'HOMME

Fol enfant de la terre , ose lui demander
Pourquoi dans sa hauteur elle fit excéder
De cent brasses le Chêne au-dessus de la Ronce ?
Penses-tu , téméraire , arracher sa réponse ?
Mais que dis-je ! Va prendre un vol audacieux ,
Va pénétrer l'Olimpe , & demander aux Cieux
Pourquoi de Jupiter les quatre Satellites
Marchent moindres que lui sur d'inégaux Orbites ?

Si parmi tous les plans dignes du Créateur ,
Sa sagesse infinie a choisi le meilleur ,
Où tout soit continu , lié , plein , & sans vuide ,
Où l'ordre & les effets d'un système solide
Marquent de sa grandeur les attributs divers ,
Parmi tous les vivans qui peuplent l'Univers ,
Sa gloire demandoit un être tel que l'homme.
Il se croit malheureux (tel son orgueil le nomme)
Mais est-ce une injustice à Dieu qui le maintient ,
De ne l'avoir placé que dans le rang qu'il tient ?
Ce qu'il reprocheroit à ce Moteur auguste ,
Dans le rapport au tout , ne pourroit être juste.
Quelques soient les travaux dans un ouvrage hu-
main ,
Cent mouvemens à peine enfantent une fin ;
Dans le divin chef-d'œuvre , un mouvement unique
Produit , outre sa fin , d'autres fins qu'il implique.

ESSAI SUR L'HOMME. 5

Quoique l'homme à nos yeux soit l'être principal ,

Peut-être dans le cours du système total ,
Sans cesser de remplir le grand rôle qu'il jouë ,
Agit-il en second , mobile d'une roïe ,
Simple moyen d'un terme où l'esprit n'atteint point :
Nous ignorons le tout , & ne voyons qu'un point.
Quand le Courfier saura pourquoi la main rigide
Le modere en l'ardeur de sa course rapide ,
Ou pourquoi d'éguillons on lui presse les flancs ;
Quand le stupide bœuf , qui sillonne les champs ,
En saura le motif , ou pourquoi de guirlandes
Couronné tout-à-coup , il reçoit les offrandes
D'un peuple adorateur qui prodigue l'encens ;
L'homme rompant alors le voile de ses sens ,
Peut-être aura-t-il droit de connoître son ame ,
Ce qui la fait agir , la tourmente , l'enflâme ,
Lui cause la douleur , l'excite , la retient ,
L'abaisse , la relève & toujours la soutient :
Pourquoi dans un moment il est dans l'esclavage ,
Dans l'autre un souverain à qui tout rend hom-
mage.

A-t-il dû le savoir ? Non : le ciel n'a point tort.
Il est ce qu'il doit être , & remplit tout son sort ;
Dans le lieu , dans l'état où son Auteur le place :
Son tems est un moment , un point est son espace.

6 ESSAI SUR L'HOMME.

Sur la terre il n'est rien qui n'ignore sa fin,
 Dieu cache à tous les yeux le livre du destin;
 La page à chaque instant utile ou nécessaire,
 Est la seule qu'il montre & dont il les éclaire:
 La bête ne voit point tout ce que l'homme voit,
 L'homme n'aperçoit point ce que l'Ange aperçoit;
 Sans ces degrés divers d'instinct, de connoissance,
 Qui pourroit ici bas souffrir son existence?
 Agneau, la volupté vient de jurer ta mort:
 Si, doué de raison, tu connoissois ton sort,
 Te verroit-on joüer & bondir dans la Plaine?
 Content jusqu'à la fin de ta vie incertaine,
 Tu broutes l'herbe tendre, & flates du Berger
 La main qui sans pitié s'apprête à t'égorger.
 Noir & sombre avenir, ton voile favorable
 Nous fait remplir en paix le cercle peu durable,
 Où Dieu trace le nombre & des ans & des jours:
 Du sommet de sa gloire il voit finir leur cours,
 Le Moucheron tomber, disparaître Alexandre,
 Un Atome détruit, toute la terre en cendre,
 La bulle d'eau fonduë, ou le Monde en éclats.
 Humbles dans notre espoir, marchons donc pas à pas,
 Et ne prenons jamais notre effor qu'avec crainte.
 Redoutons de la mort l'inévitable atteinte,
 „ Adorons Dieu; sa voix ne nous revele pas
 „ Quel bonheur nous attend au-delà du trépas,

„ Mais elle allume en nous l'espérance éternelle ,
 „ Qui d'un bonheur présent est la source fidelle.
 „ Ce germe fleurissant au fond de notre cœur ,
 „ Tel qu'une Rose , y verse une suave odeur ;
 „ L'homme n'est point heureux , mais un jour il doit
 l'être.

„ Notre ame s'inquiète , ardente à se connoître ;
 „ Mais dès qu'elle se porte à de plus hauts objets ,
 „ De l'immortelle vie elle goûte la paix.
 Le brute Indien même , y dirigeant sa vuë ,
 Entend Dieu dans le vent , & le voit dans la nuë.
 „ Les secrets révélés n'élèvent point ses yeux
 „ Jusques à lui promettre une demeure aux cieux.
 Son espoir n'est fondé qu'en la seule Nature :
 Elle flatte son cœur d'un bien qu'il se figure
 A la cime d'un mont , sous un ciel épuré ,
 Dans d'épaisses forêts , dans un lieu retiré ,
 Où doit , loin des dangers , éclore un nouveau monde ,

Dans une Ile où jamais la tempête ne gronde ,
 Où parmi les plaisirs régnera le repos ,
 A l'abri d'un tiran qui l'accable de maux ,
 Et loin des fiers vainqueurs dont les mains inhumaines ,

Pour lui ravir son or , le chargerent de chaînes.

8 ESSAI SUR L'HOMME.

Mais toi dont la raison, la balance à la main,
 Pese l'œuvre de Dieu, ses décrets & sa fin,
 Nomme tout imparfait, blâme, tranche, compare;
 Dieu donne trop ici; là sa main est avare;
 Sacrifie à ton goût, immole à tes plaisirs
 Tout ce que la Nature expose à tes desirs :
 Si non content encor de tous ces avantages,
 Si malheureux au sein des biens que tu partages,
 Tu crois seul mériter les dons, les soins du ciel,
 Si tu dois goûter seul l'ambroisie & le miel,
 Être seul accompli, grand, immortel, auguste;
 Crie à tout l'univers : *Dieu n'est qu'un Être injuste.*
 Usurpe tous les droits qu'il a sur les humains,
 Enleve-lui la foudre, arrache de ses mains
 La balance, le sceptre, & dans ta rage extrême
 Sois Juge de ton Juge, & le Dieu de Dieu même.

C'est toi, funeste orgueil, qui causez notre erreur,
 Tu veux te prévaloir d'une fausse lueur;
 Et pour lancer au ciel un regard téméraire,
 Tu nous portes toujours par de-là notre sphere,
 L'homme veut être un Ange, & plus audacieux
 Les Anges autrefois voulurent être Dieux.
 S'ils sont tombés, comme eux l'homme non moins
 rebelle
 Pèche contre les loix de la cause éternelle;

ESSAI SUR L'HOMME.

9

Qu'on demande pourquoi mille secrets ressorts
Font sans cesse mouvoir tant de célestes corps ;
Pourquoi la terre existe , & tout ce qu'elle étale ;
Pour moi (répond l'orgueil) pour moi seul libérale ;
La Nature lui prête un mouvement actif ,
Réveille en chaque plante un germe productif ,
Epanouit les fleurs , rend la rose odorante ;
C'est pour moi tous les ans que l'automne abondante
Fait couler du raisin le jus délicieux ,
Que la mine produit des trésors précieux ;
Pour ma seule santé découlent mille sources ,
Aux maux les plus cuisans salutaires ressources ;
Le soleil bien-faisant ne luit qu'à mon besoin ;
Les mers roulent leurs flots pour me porter au loin ;
Les vents , pour me servir , à l'onde font la guerre ;
Devant moi tout fléchit , tout rampe sur la terre ;
Elle est mon marche-pied , & le ciel est mon dais.

Cependant au milieu de ces rares bienfaits ,
Que prodigue pour toi la Nature attentive ,
N'est-ce point déroger à sa fin primitive ,
Quand sur toi le soleil darde un rayon mortel ;
Lorsqu'ébranlant de Dieu le redoutable autel ,
Les tremblemens de terre engloutissent les villes ,
Ou quand d'affreux torrens couvrant les champs fer-
tiles ,

10 **ESSAI SUR L'HOMME.**

Submergent des moissons le trésor abondant ?

Non ; ne le pense pas. Un unique accident ,

Loin de troubler le cours de la loi générale ,

Favorise en secret la cause principale.

Le Monde a dû souffrir des alterations ;

Quel être fut créé sans imperfections ?

L'homme en est-il exempt ? S'il semble que Dieu

même

S'écarte quelquefois de son propre système ,

„ Dont le bonheur de l'homme est le but souverain ,

L'homme s'écarte aussi de cette même fin.

La révolution certaine & continuë ,

Qu'un jeu de la Nature étale à notre vuë ,

Est-elle plus permise aux caprices du tems ,

Qu'elle ne l'est aux cœurs des mortels inconstans ?

Le printems éternel , l'olympé sans nuage ,

Ne sont pas plus communs qu'une ame calme &

sage.

Si mille feux lancés contre un peuple proscrit ,

N'ont point détruit du ciel l'arrangement prescrit ,

Pourquoi d'un Borgia la funeste existence

Pourroit-elle en son cours troubler la Providence ?

C'est de l'orgueil que naît notre raisonnement.

Réprimons-en l'effort ; jugeons plus sainement.

Concevons qu'il n'est point d'effet dans la Nature ;

Qui de l'effet moral ne trace la figure.

ESSAI SUR L'HOMME: 12

Pourquoi contre le Ciel follement se roidir ?
Le blâmer d'une part , de l'autre l'applaudir ?
Imbecile raison , que peux-tu te promettre ?
„ Tu dois craindre , admirer , te taire & te sous-
mettre.

Peut-être croirions-nous que le bien general
Exigeroit qu'au monde & phisique & moral ,
Tout ne fût que vertu , tout ne fût qu'harmoni-
nie :

Que des vents déchainés la fureur réunie
Jamais de l'Océan ne soulevât les flots ?
Que l'ame jouissant d'un durable repos ,
D'aucunes passions ne se vit alterée ?
„ De troubles , il est vrai , la raison déchirée ,
„ Ne peut céder sans crime au tumulte des sens ;
Mais il est dans le cœur des ressorts innocens ,
Qui formant des transports que l'ordre justifie ,
Sont autant d'éléments qui soutiennent la vie.

Homme , que voudrois-tu ? Pourquoi te plaindre
encor ?

Tantôt jusques aux Cieux prenant un vain essor ,
Tu veux , moindre qu'un Ange , être encore davan-
tage ?

Tantôt dans la bassesse , où ta fureur t'engage ,

12 ESSAI SUR L'HOMME.

Tu voudrois enlever , jaloux de leur secours ,
 Et la force aux taureaux & la fourure aux ours.
 Mais si les animaux sont faits pour ton usage ,
 Quel fruit tirerois-tu du frivole avantage
 De rassembler en toi toutes leurs qualités ?
 L'Eternel exerçant ses liberalités ,
 Partagea sagement à toute créature
 Une faculté propre , une organe , une allure ,
 Et pour favoriser ses besoins mesurés ,
 Il daigna la doüer de differens degrés
 De force , de grandeur , de grace , de vitesse ,
 Relatifs à son rang , son état , son espece :
 Rien n'y manque , & tout suit l'art le plus scrupu-
 leux ;
 Tout , jusqu'au vil insecte , en son genre est heu-
 reux.

Le Ciel pour l'homme seul est-il moins équitable ?
 Cependant il se plaint. Seul Etre raisonnable ,
 Ne pourra-t-il remplir ses desirs & son goût ,
 Si tiran de la terre il ne possède tout ?
 Ne mettra-t-il son bien & sa gloire suprême
 Qu'à n'agir , ne penser qu'au delà de lui-même ?
 Ces puissances qu'il vante & d'esprit & de corps ,
 N'ont-elles à tenter que d'impuissans efforts ?
 Ah ! pourquoi (lui dira sa raison frénétique)
 Le ciel t'a-t-il privé d'un œil microscopique ?

ESSAI SUR L'HOMME: 13

C'est que l'homme n'est qu'homme, & n'a point
d'intérêt

D'être (lui dira-t-on) autre que ce qu'il est.

A quoi lui serviroit que sa perçante vue

Découvrit d'un ciron la forme & l'étendue ?

Si malgré ce talent l'organe de ses yeux,

Ne pouvoit pas encor pénétrer jusqu'aux cieux ?

Seroit-il plus heureux d'avoir pour son partage,

Du toucher le plus fin l'incommode avantage,

Si les pores du doigt, ouverts avec excès,

Sentoient au moindre choc de douloureux accès ?

Un nez plus raffiné : si les vapeurs subtiles,

Que répandent du Lys les esprits volatiles,

Par leurs vibrations ébranlant son cerveau,

Dans un lit de parfums lui creuseroient un tombeau ?

Une oreille plus fine ; Ah ! toute la Nature

Lui paroîtroit tonner sans règle & sans mesure ;

Les sphères, dans le cours de leurs longs roule-

mens,

De leur bruyant fracas étourdiroient ses sens :

Tandis qu'il gémiroit de ne pouvoir entendre

Des ruisseaux fugitifs le bruit flateur & tendre,

Ni l'éclat enchanteur des amoureux concerts,

Dont les hôtes des bois font retentir les airs.

Qui te méconnoîtroit, divine Providence ?

O sagesse ! ô bonté ! Cette juste balance,

Qu'entretiennent sur nous tes desseins inconnus ;
Ainsi que dans tes dons , éclate en tes refus.

Autant qu'on aperçoit de degrés innombrables ,
Dans les Etres créés entre eux si dissemblables ,
Autant les facultés de l'esprit & des sens ,
Offrent à nos regards de degrés differens.
Depuis ces millions d'insectes & de reptiles ,
Qui remplissent en foule & les champs & les villes ,
Jusqu'aux Heros vengeurs des crimes d'Ilion ,
Que l'intervale est grand ! Quelle gradation !
Que de points mesurés parmi les Bêtes mêmes
Se trouvent dans la vuë , entre ces deux extrêmes
Ou de la Taupe aveugle , ou du Linx clairvoyant !
De l'odorat du Chien à la piste aboyant ,
Et du sens plus subtil qui guide la Lionne (a)
Vers l'ennemi fuyant qu'un hurlement étonne !
Quels degrés dans l'ouïe entre les animaux
Qui gasouillent dans l'air , & qui peuplent les eaux !
Que ton toucher est fin , délicate Araignée !
La plus foible secousse à ta toile donnée ,
Te frappe ; tu fremis au coup du moindre vent :
Tu vis dans ton ouvrage , il semble être vivant.

(a) Lorsque les Lions des Deserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie , ils font d'abord un grand rugissement qui fait fuir les autres bêtes. Ensuite , attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite , ils les poursuivent , non par l'odorat , mais par l'ouïe.

ESSAI SUR L'HOMME 19

Quel sentiment plus sûr que celui de l'abeille,
 Quand souvent, au défaut de la rose vermeille,
 Elle sçait de la fleur qui recelle un venin,
 Dans la rosée extraire un suc doux & benin?
 Sur le sale pourceau quel est ton avantage,
 Elefant, qui reçus la douceur en partage?
 Ah! ton instinct de l'homme égale la raison;
 Quelle mince barriere en rompt la liaison!
 Séparés pour toujours, cependant toujours proches,
 Qui ne s'aperçoit pas des intimes aproches
 De la réflexion & du ressouvenir?
 Ne sembleroit-il pas qu'ils sont prêts à s'unir?
 Combien peu d'intervale en l'image tracée,
 Du simple sentiment, divise la pensée?
 Regarde, réfléchis sur tout ce que tu vois;
 Pour t'instruire, Mortel, tout a pris une voix.
 Promène tes regards où l'œil peut te conduire,
 Voi là Nature éclore, éclater & produire.
 Quelle progression d'Etres nageans dans l'air,
 Répandus sur la terre, ou plongés dans la mer!
 Depuis Dieu quelle chaîne! Une si longue suite,
 Marque bien sa grandeur, son ordre & sa conduite.
 Ange, homme, quadrupede, insecte, oiseau,
 poisson,
 Tout est grand, merveilleux, parfait dans sa fa-
 çon,

O sublime étenduë où l'œil ne peut atteindre !
 Sage loi que l'esprit peut encor moins enfreindre !
 Qui peut te concevoir ? Quel espace effrayant
 De l'homme à l'infini, de tous deux au néant !
 Si quelque ordre vers Dieu rapprochoit sa distance,
 Sur lui l'ordre qui suit auroit même puissance ;
 Ou le vuide entreroit en la création.
 Un seul anneau de moins rompt la progression,
 Qui de la chaîne entière entretient l'alliance ;
 Tout suivroit par degrés la même décadence ;
 Un monde retranché de cent mondes divers,
 Dans un nouveau cahos plongeroit l'univers.
 La terre dans les airs perdant son équilibre,
 De la règle affranchie, en son désordre libre,
 Du point de son Orbite au loin s'écarteroit,
 Le soleil au hasard dans l'Olimpe fueroit ;
 Les Anges dépouillés de leurs saints ministères,
 Seroient précipités de leurs brillantes sphères ;
 Jusqu'au trône de Dieu tout seroit ébranlé.
 Et pour qui l'ordre entier seroit-il donc troublé ?
 Pour moi, dis-tu, mortel ? Pour toi, ver méprisable !
 O criminelle audace ! O folie exécration !
 Si le pied sur la terre à marcher destiné,
 Si le bras au travail vilement condamné,
 Vouloient être la tête, & si la tête même,
 L'œil, l'oreille irrités contre l'être suprême ;

Se plaignoient de se voir les simples instrumens
 De l'esprit qui préside à tous leurs mouvemens :
 Quelle bizarre erreur ! N'est-elle pas égale ,
 Si dans ce composé de l'œuvre generale ,
 Sur l'autre une partie aspire à s'élever ?
 Ose tout envahir ? Conspire à tout braver ?
 Et dans ses vains projets ambitieuse & lâche ,
 Refuse d'accomplir & l'ouvrage & la tâche ,
 Qu'à chacune imposa l'esprit ordonnateur ,
 Pour le bonheur du monde & son propre bonheur ?

L'Univers est un tout composé de parties
 Par de justes rapports sagement assorties.
 De ce tout surprenant la Nature est le corps ,
 „ Mais Dieu seul en est l'ame , & par mille ressorts
 „ Il anime chaque Etre , en conserve la vie ,
 „ Y fait tomber ses dons , & les diversifie :
 „ Un tendre amour l'enflamme , il prévoit nos be-
 soins.
 „ La terre & son bonheur ne l'occupent pas moins
 „ Que l'important soutien de la voute celeste ;
 „ Il est doux , bienfaisant , en tout se manifeste ,
 „ Dans le soleil échauffe , ou dans l'air rafraîchit ;
 „ Dans les étoiles brille , & sur l'arbre fleurit.
 „ Il vit dans chaque vie , & sa vaste étendue
 „ Se porte en tous climats , dans l'onde , dans la nuë :

18 ESSAI SUR L'HOMME.

„ Il donne sans rien perdre , & sans se partager ;
„ Se répand pour nourrir , accroître & protéger ;
„ Respire dans notre ame , & maintient la partie ,
„ Que les loix de la mort tiennent assujettie ;
„ Egalement parfait , & se faisant un jeu
„ De la formation d'un cœur ou d'un cheveu ,
„ De l'homme le plus vil , ou du plus pur Archange ,
„ Qu'embrase un feu sacré d'amour & de louange ;
„ Pour lui rien de trop haut , de trop bas , de petit :
„ Toujours sublime & grand , il enfante , il rem-
plit ,
„ Il répare , il étend , il limite , il enchaîne ,
„ Et tout se meut au gré de sa loi souveraine.

Cesse donc , homme vain , d'appeler imparfait
Un ordre dont tu vois le merveilleux effet.
Souvent le plus grand bien dépend de ce qu'on blâ-
me ;
Connois-toi ; vois ton point. Le Ciel mit dans ton
ame
Un degré de foiblesse , un juste aveuglement ,
Qui doit de ton bonheur former le dénoïement.
„ Soumets-toi , mais comprends que Dieu ne t'a fait
naître ,
„ Que pour te rendre heureux autant que tu dois
l'être ;

, Sois sûr , en quelque Sphere où soit fixé ton sort ,
 ,, Dans l'instant où tu nais , dans l'instant de ta mort ,
 ,, De trouver ton salut dans le bras qui dispose
 ,, Et de la plus sublime & de la moindre chose.

La nature est un art , mais un art inconnu ;

Le hasard est un trait dont le but n'est point vu ;

De la discorde même il naît une harmonie ,

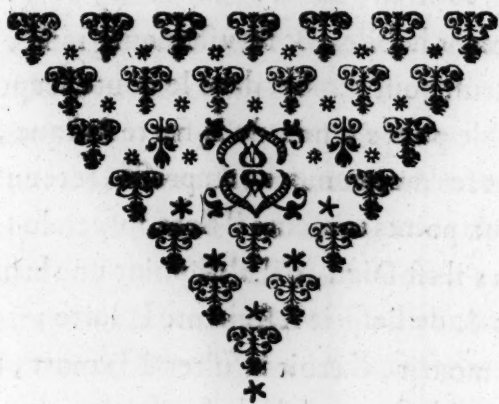
Que ne peut pénétrer le plus subtil génie.

Le mal particulier est un bien general :

Et malgré ta raison & ton orgueil fatal ,

Tout est fait pour le mieux ; & sans extravagance

Tu ne peux attaquer l'éternelle puissance.





ÉPITRE SECONDE.
DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT
DE L'HOMME,

*Par rapport à lui-même , considéré comme
individu.*

COnnois-toi donc , Mortel , & ne sois plus tenté
D'entrer dans les secrets de la Divinité :
A les approfondir , un vain tems se consume ;
L'étude propre à l'homme est l'étude de l'homme.
Mais quel contraste en lui ! Immobile , ou courant ,
Obscurément habile , & servilement grand ,
Trop instruit pour tomber dans le doute sceptique ,
Trop foible pour s'armer de la fierté stoïque ,
Dans tous ses mouvemens , empressé , retenu ,
Entre deux points toujours il flotte suspendu ;
Incertain s'il est Dieu , s'il n'est point une brute ,
Du corps & de l'esprit il foment la lutte ;
Né pour mourir , il croit insulter à la mort ,
Et porte ses desirs au-delà de son sort.
Pour s'abuser lui-même , il réfléchit , raisonne ;
Et jusqu'à tel excès son esprit s'abandonne ,

Qu'il semble, en s'égarant, vouloir se faire un jeu
 Ici de penser trop, là de penser trop peu :
 Source de passions, cahos de connoissances,
 Il saisit loin du vrai, l'ombre & les apparences ;
 Dégagé de l'erreur, ou prêt d'y succomber,
 Créé pour s'élever, élevé pour tomber,
 Maître de tous les biens que la Nature expose,
 Et l'esclave à son tour des devoirs qu'il impose ;
 Timide, audacieux dans son autorité,
 Seul arbitre des loix & de la vérité
 Lui-même, il est plongé dans une erreur profonde,
 La gloire, le joüet, & l'énigme du monde :
 Va donc, Etre étonnant, étaler ton sçavoir ;
 Conduis tout, pese l'air, signale ton pouvoir,
 Va mesurer la terre & régler les marées,
 Place chaque planette aux voutes azurées,
 Trace-leur le chemin qu'elles doivent tenir ;
 Et règle le soleil & les tems à venir :
 Eleve ton esprit, & jusqu'en l'Empirée
 Sur les pas de Platon vole, ouvre-toi l'entrée
 Dans le premier parfait & dans le premier beau ;
 Forge, si tu le peux, un système nouveau :
 Foule aux pieds le bon sens, & dans ta folle yvresse
 Crois imiter de Dieu la force & la sagesse :
 Tel que dans l'Orient ces Prêtres imposteurs,
 Qui livrés de sang froid à de noires vapeurs

Qu'en eux ont excité cent tours orbiculaires,
 Enivrés à la fois d'orgueil & de chimères,
 Font croire que leur tête, en tournoyant toujours,
 Imite du soleil le circulaire cours.
 Suis donc tes hauts projets, dis-nous, guide fidelle,
 Comment doit gouverner la sagesse éternelle ?
 Puis rentrant dans toi-même, après tant de clarté,
 Qu'y retrouveras-tu ? Vain songe, obscurité.

Quand les Anges placés dans la plus haute Sphere,
 Virent aux derniers tems un Mortel téméraire,
 Des astres pénétrer l'obscur enchaînement,
 Sans doute que frappés d'un juste étonnement,
 Ils dûrent applaudir à la Nature humaine,
 Qui s'ouvroit dans les Cieux une route certaine;
 Et le subtil Newton dans son art fut pour eux
 Ce que dans son adresse un Singe est à nos yeux.
 Mais cet homme rempli de notions parfaites,
 Qui trace sans erreur le cercle des Planettes,
 A-t-il pu dans son ame entrer un seul moment;
 En décrire, ou fixer le moindre mouvement ?
 Il sçait le plus haut point où les Spheres s'étendent;
 Le degré le plus bas où les astres descendent.
 Mais peut-il expliquer ce qui le fait mouvoir ?
 Quel prodige étonnant ! Quel fruit d'un vain sça-
 voir !

L'ame pour s'élever dompte de grands obstacles ;
 Avance d'art en art , & produit des miracles ;
 Mais si-tôt que sur soi l'homme veut opérer ,
 Qu'occupé de lui-même il veut se pénétrer ,
 L'aveugle passion coupe & brise la chaîne
 Que la faible raison a tissée avec peine.
 Deux principes en lui régneront assidûment ,
 Et mettront à l'envidon cœur en mouvement.
 L'amour propre le presse , & l'excite & d'emporte ;
 La raison le retient , quand elle est la plus forte ;
 Si l'un d'eux est un bien , l'autre n'est pas un mal ,
 Et chacun vers sa fin marche d'un pas égal ;
 L'un meur , l'autre régit ; mais ce qui les assemble ,
 Et les fait de concert coopérer ensemble ,
 Dans la règle des mœurs , doit être appelé bien ,
 Comme on doit nommer mal ce qui rompt leur lien.
 De l'ame , l'amour propre irrite la puissance ;
 La raison dans son calme , & compare & balance ;
 Sans l'un , le genre humain tomberoit en langueur ;
 Dans l'action , sans l'autre , il auroit trop d'ardeur.
 Et s'il cesse d'agir , si rien ne le dirige ,
 Il est tel que la plante attachée à sa tige ,
 Réduite à végéter , multiplier , pourrir ,
 Ou tel qu'un Météore ardent à parcourir
 Le vuide qu'il remplit de sa fureur extrême ,
 Brûlant , détruisant tout , enfin détruit lui-même.

Le principe qui meut , est toujours le plus fort ;
Il inspire , il chauffe , il presse avec effort ;
Mais celui qui compare en son Trône immobile ,
Décide sans agir , tel qu'un Juge tranquile ;
Au fort de la tempête il sçait se maintenir ;
Son soin est de penser , d'admettre , de bannir.
Plus un objet de près presente son amorce ,
Plus dans son action l'amour propre a de force ;
Le sentiment present lui rapproche le bien ,
Tandis que la raison ne détermine rien
Que dans un certain tems , qu'à certaines distances ,
Qu'après avoir pesé toutes les conséquences ,
Réfléchi mûrement , & jusqu'en l'avenir
Présagé tout le fruit qui peut en revenir.
Difons mieux , l'amour propre a la force en partage ,
La raison en lumiere abonde davantage.

Scholastiques subrils , dont l'orgueilleux plaisir
Se porte à diviser plutôt qu'à réunir ,
Armez à votre gré ces puissances amies ;
Vous souffrez à les voir un instant endormies ;
Vous qui levant sans cesse un glaive scandaleux ,
De tout ce qui se joint osant couper les nœuds ,
„ Du sens & des vertus qu'abaisse votre audace ,
„ Séparez follement la raison & la grace ;

ESSAI SUR L'HOMME. 25

Qui sur un mot obscur où l'esprit se confond ,
Quoiqu'en un même sens il pût s'entendre au fond ,
Tel que des forcenés vous déclarez la guerre ;
De frivoles débats allez remplir la terre.

Amour propre , raison , vous combattez en vain ,
Vous tendez l'un & l'autre à cette double fin :
La peine vous fait peur , le plaisir vous attire.
L'un de vous , plus ardent en tout ce qu'il desire ,
Court après son objet , cherche à s'en emparer ,
Le poursuit , le saisit , voudroit le dévorer ;
Mais sans blesser la fleur , l'autre n'en veut qu'ex-
traire

Et la douce rosée , & le miel salutaire ,
Le plaisir en un mot , par un sort inégal ,
Est notre plus grand bien , ou notre plus grand mal .

Les passions ne sont que l'amour propre même
Par des sentiers divers marchant vers ce qu'il aime .
Le bien où les regards s'attachent ardemment ,
Apparent ou réel , les met en mouvement .
Mais comme il est des biens , dont l'équitable usage
Augré de la raison ne souffre aucun partage ,
Il est des passions qui n'ont d'autres attrait ,
Que notre seul plaisir , que nos seuls intérêts ;

„ Si notre cœur n'y suit que des routes permises,
 „ Que d'honnêtes moyens; elles seront admises
 „ Au rang où la raison sensible à nos besoins,
 „ Adopte nos desirs, & leur prête des soins.
 D'autres plus noblement élevant le courage,
 Tendent sans intérêt au commun avantage;
 Leur zèle secondé par un soin assidu,
 Les décore du lustre & du nom de vertu.

Que le Stoïque fier d'un repos insensible,
 Vante de sa vertu le pouvoir invincible;
 Toute sa fermeté n'est qu'une inaction
 Des esprits condensés, dont la contraction
 Tient de son cœur glacé la puissance captive,
 Incapable de soins, & d'une flamme active.
 Tel que dans l'action s'enflame le Héros,
 L'esprit se fortifie, en fuyant le repos:
 Un orage dans l'ame en trouble une partie;
 Mais ce trouble agissant du tout maintient la vie:
 Nous courons une mer où mille écueils affreux
 Ne servent qu'à nous rendre encor plus courageux;
 Les passions y sont les Ministres d'Eole;
 Mais la raison y prend la rame & la bouffole.
 Dieu lui-même au repos a renoncé souvent:
 Il marche sur la mer, il monte sur le vent.

ESSAI SUR L'HOMME.

21

Si de quatre élémens la merveilleuse guerre
Fit éclore & maintient la masse de la terre ,
Pourquoi des passions les utiles combats ,
A l'ouvrage moral ne serviroient - ils pas ?
L'esperance , la joye , une ardeur innocente ,
Des plaisirs & des jeux la cohorte riante ,
Le chagrin , le soupçon , le dépit , la terreur ,
Le cortège offraient de la sombre douleur ,
„ Combatus , modérés & combinés ensemble ,
„ Dans leurs bornes placés par l'art qui les rassemble ,
„ Mettent l'ame en balance ; & d'ombres & de jours ,
Du clair & de l'obscur composent un concours ,
Où la force aux couleurs sagement assortie ,
Fait luire avec éclat le tableau de la vie.

„ Cependant gardons-nous de suivre le chemin
„ Où notre ame s'égare , où Dieu n'est pas la fin ;
„ Usons des passions , mais réglons-en l'empire ;
„ Ce qui compose l'homme est-il pour le détruire ?
Tout âge a ses plaisirs , ils brillent en tous lieux ,
Ils sont entre nos mains , où s'offrent à nos yeux .
S'ils s'échappent , sur eux nous portons notre vûë ;
Nous ne sommes touchés , notre ame n'est émûë
Que du desir flatteur de nous les rendre sûrs ;
Maîtres des biens presens nous volons aux futurs.

18 ESSAI SUR L'HOMME.

Chacun d'eux dans son genre offre differens charmes ,

Mais pour nous asservir, tous n'ont pas mêmes armes;
 Nos sens plus ou moins vifs , frapés diversément ,
 De l'objet présenté tirent leur sentiment.
 D'un mouvement soudain la machine animée ,
 Se livrant aux desirs dont elle est enflammée ,
 S'élance vers l'objet dans le degré d'effort
 Qui se fait ressentir ou plus foible , ou plus fort.
 Delà , la passion dans l'ame dominante ,
 Qui souvent combatuë , & toujours triomphante ,
 Telle que le Serpent de l'ancienne Loi ,
 Dévore , engloutit tout , & le transforme en soi.

Comme l'on peut penser dans la Philosophie ,
 Que le corps recevant un principe de vie ,
 Reçoit en même tems le germe de la mort ;
 Que ce mal préparé pour terminer son sort ,
 Foible dans sa naissance , enfin croît à mesure
 Que par l'âge s'accroît le poids de la Nature.
 Ainsi l'ame reçoit , dans ses premiers instans ,
 La semence d'un mal redoublé par le tems ,
 Qui d'un trouble obstiné trop fatale origine ,
 Devient la passion qui sur elle domine ;
 Les autres maux d'esprit lui cèdent à la fin ,
 Et la partie infirme en prend tout le venin.

Elle naquit dans nous au même instant que l'ame :
L'habitude en nourrit la tyrannique flâme ;
Les talens de l'esprit , & la vivacité ,
Ajoutent des degrés à sa malignité ;
D'un aveu complaisant la raison l'autorise :
C'est par elle souvent que son tranchant s'aiguise.
Ainsi par des rayons pleins de benignité ,
Le soleil du vinaigre accroit l'acidité ,
Et l'on ne voit que trop , qu'enchaînée elle-même
La raison cède enfin son empire suprême ;
Elle ose abandonner ses sujets malheureux ;
Cesse d'en exiger & l'encens & les vœux ,
Et consent qu'à l'erreur , qui dans eux s'accrédite ,
Ils se livrent pour suivre une autre favorite.
Hélas ! foible raison , tu soutiens mal tes droits !
Que ne nous pourvois-tu d'armes comme de loix ?
Et ne devrois-tu pas , pour marquer ta tendresse ,
De l'esprit abbatu relever la foiblesse ,
Le guerir , ou du moins lui montrer le danger ,
Où l'expose un penchant qu'il ne peut corriger ?
Mais impuissante amie , & foible protectrice ,
De Juge , tu deviens de nos fautes complice ;
Tu t'armes contre nous d'un conseil séducteur ;
Et fomentant toi-même une coupable erreur ,
Grossis à notre esprit le prix de sa chimere ,
Pour excuser le mal qu'il a rougi de faire.

30 ESSAI SUR L'HOMME.

Cependant fier encore de tes triomphes vains,
 Tu crois te conserver des droits sur les humains,
 En brisant quelques nœuds de passions légères.
 Ces victoires, hélas ! foibles, imaginaires,
 De celle qui domine accroissent le pouvoir,
 Et dans un plus grand jour la font apercevoir ;
 Telle qu'un Médecin qui follement se vante
 De dissiper du corps toute l'humeur peccante,
 Quand sur un membre seul, par un secret fatal,
 Pour y causer la goutte il fait tomber le mal.

Pour notre perte, hélas ! la Nature décide,
 Contre elle la raison n'a qu'un pouvoir timide ;
 Elle la suit, l'escorte, & loin de l'abaisser,
 Ne marche sur ses pas que pour mieux l'encer-
 ser.

Elle traite bien moins en tiran qu'en amie
 La passion régnante où l'ame est asservie ;
 Contre elle nous formons un courageux dessein,
 Mais malgré nos combats elle entraîne à la fin.
 Si d'autres passions dans nos cœurs ont entrée,
 Ce sont des vents légers & de peu de durée ;
 Mais celle qui domine est un vent dont l'effort
 Nous rejette à la côte où nous fixa le sort.
 Qu'on soit épris de soif pour l'or, pour la science,
 Pour la gloire, l'honneur, la suprême puissance,

ESSAI SUR L'HOMME.

31

(Et ce qui plus encore allume les desirs)
Pour le bonheur oisif des tranquilles plaisirs :
L'homme plein de l'espoir qui flate son envie,
Court après son objet aux dépens de sa vie ;
Et l'avidé Marchand & le fougueux Heros,
Le Philosophe ami du stoïque repos,
Le Solitaire enfin, tous s'estiment, se prisent,
Et sourds à la raison de sa voix s'autorisent.

L'Artisan éternel, qui créa tout de rien,
Par un art inconnu du mal tirant le bien,
Fait éclore du sein de la passion même
Le germe précieux de la vertu suprême.
Comme indocile aux soins, rebelle au meilleur fond,
Sur sauvageon enté l'arbre devient fécond,
Le vice des vertus peut être l'origine ;
Une sève sauvage en nourrit la racine,
Et semble leur prêter plus de force & d'appui.
Quelle source d'esprit découla de l'ennui !
Que de fruits précieux naquirent de la gêne,
De l'obstination, du dépit, de la haine !
Le courroux enflammé se change en zèle ardent ;
L'avarice au besoin rend l'homme plus prudent ;
La paresse conduit à la Philosophie ;
Et ce Tiran des cœurs, la noire & basse envie,

32 ESSAI SUR L'HOMME.

Irritant à la fois & Sçavans & Guerriers,
Fait aux champs de la gloire éclore leurs lauriers.
Un amour qui forçoit les plus saintes limites,
Se raffine, & quittant des routes illicites,
N'est plus qu'un hymen sage, où sans crime adoré
Le beau Sexe reçoit un encens épuré;
Et nous ne voyons point dans l'homme ou dans la
femme

De vertus dont l'éclat annoblisse leur ame,
Qui ne puissent partir du redoutable écuëil,
Qu'offrent à leurs regards ou la honte ou l'orguëil.
Oh, combien la vertu des vices est voisine !
La raison vers le bien seule nous détermine.
Il ne tint qu'à Neron d'être égal à Titus,
Et de faire briller un règne de vertus.
Dans un Catilina la fougue detestée
Charme dans Curtius, dans Decie est vantée ;
La même ambition, offrant un double but,
Produit également la perte ou le salut ;
Elle fait à son gré le Citoyen fidelle,
Le traître à sa patrie, & le sujet rebelle ;
Et ce mélange est tel que le terme prescrit,
Où le vice commence & la vertu finit,
Ne se fait point sentir, n'est aperçu qu'à peine ;
Rien n'en sçauroit fixer la distance incertaine.

L'un

L'un sur l'autre empiete , ainsi qu'en un Tableau
 Artistement fini par un sçavant pinceau ,
 Les ombres avec art entrent dans les lumieres.
 Mais je t'entens, Mortel, romps toutes les barrieres ;
 Parle , & que le bon sens ne te retienne plus.
 Me diras-tu qu'il n'est ni vices , ni vertus ?
 Quand le noir & le blanc mêlant leurs dissonances ,
 Adoucis & fondus , produisent cent nuances ,
 Soutiens-nous , que le Peintre a l'art & le pouvoir
 De détruire à jamais & le blanc & le noir ?
 Cependant , pour guerir d'une erreur si grossiere ,
 Sonde ton propre cœur , suis la simple lumiere ;
 „ S'il lui coûte des soins , s'il est trop combatu ,
 „ Libre , il ne tient qu'à lui de suivre la vertu.

Le vice est si hideux qu'une frayeur soudaine
 Allume à son aspect la plus mortelle haine :
 Cependant vû souvent , il est moins odieux ,
 Et ce monstre effraiant ne choque plus nos yeux.
 D'abord nous le souffrons , nous le plaignons en
 suite ,

Enfin nous l'embrassons , & marchons à sa suite ;
 Mais on ne convient point de son extrêmité ;
 Le Mortel vicieux croit n'être point monté
 Au degré le plus haut du crime qu'il colore ;
 Ou croit que son voisin est plus méchant encore.

34 ESSAI SUR L'HOMME

Tels dans les durs climats où souffle l'Aquilon ;
L'Orcadien sauvage & le sombre Lapon ,
Sous la glace accablés de souffrances extrêmes ;
Pensent que leurs voisins sont plus glacés qu'eux-
mêmes :

Le mal qui fait fremir un heureux naturel ,
Au méchant endurci paroît un bien réel.
Tout homme est vicieux & vertueux ensemble ;
La double extrémité rarement se rassemble ;
Tous semblent y monter jusqu'à certains degrés ;
Le Fou , le scelerat , à leur fougue livrés ,
Sont à certains égards & vertueux & sages.
L'honnête homme échapé mille fois des naufrages ,
Succombant à son tour au mal déterminé ,
S'abandonne au transport qu'il avoit condamné.
Aux panchans opposés notre ame assujettie ,
Et du bien & du mal ne prend qu'une partie.
L'amour propre conduit au vice , à la vertu :
Et différente fin meut chaque individu.
Mais l'objet de Dieu seul est grand , profond , su-
blime ,

Et le soutien du monde est le seul qui l'anime :
„ C'est lui qui du caprice & du fougueux transport
„ Contremines , affoiblit , anéantit l'effort ;
„ Qui détourne du vice , expose sa bassesse ,
„ Qui permet pour un bien quelque heureuse foi-
blesse ;

Au Sexe plein d'appas la honte ou la fierté,
 Aux Ministres la crainte ou la severité;
 Une ardeur téméraire au Soldat dans la Guerre,
 Un air impérieux aux Princes de la terre,
 Au Peuple le silence & la timidité;
 Qui fait à ses desseins servir la vanité,
 Pour nous faire trouver au sein de l'indigence,
 Dans la simple loüange une ample récompense.
 „ C'est lui qui transformant nos besoins en bienfaits,
 „ Nous fait de la vertu ressentir les effets;
 „ Et qui des vains écarts, dont l'esprit est la proie,
 „ Souffre que l'homme tire & sa gloire & sa joye.
 A quoi servent les nœuds que la sagesse a mis
 Entre les serviteurs, les maîtres, les amis?
 N'a-t-elle pas formé ces tendres dépendances,
 Pour inviter nos cœurs aux justes assistances
 Que chaque individu doit attendre de nous?
 La foiblesse d'un seul fait la force de tous.
 Le besoin, les défauts, l'intérêt & la peine,
 Du bonheur general semblent serrer la chaîne;
 Cet objet dans notre ame excitant la pitié,
 De tout le genre humain cimente l'amitié.
 Mais jusqu'à la mort une trompeuse idée,
 De l'homme prévenu retient l'ame obsédée.
 En quelque passion qu'il ait sçu s'engager,
 Contre une autre jamais il ne veut se changer.

L'homme sçavant , flaté de fonder la Nature ;
Trouve dans sa recherche une abondance sure ;
L'Ignorant s'aplaudit de ce qu'il ne sçait rien ;
Le Riche se bouffit à l'aspect de son bien ;
Le Pauvre en sa chaumière attend la Providence ;
L'Aveugle chante & rit , le Boiteux même danse ;
L'Yvrogne est un Héros ; le Lunatique un Roi ;
Le Chimiste cherchant sa fortune chez soi ,
Affamé , se nourrit d'esperances dorées ,
Et le Poëte vit du chant des doctes Fées.
Chaque état goûte un fort & consolant & doux :
Comme un ami commun l'orgueil se donne à tous ;
La passion varie , & s'effortit à l'âge ,
L'esperance avec nous jusqu'à la mort voyage.
Un prompt desir remplace un espoir qui se perd ;
„ Dieu permet nos écarts , & sa pitié s'en sert ;
L'amour propre devient lui-même une balance ,
Que suspend sagement sa suprême puissance ,
Pour comparer au poids de nos propres besoins
Ceux d'autrui , qui plus grands , sont dignes de nos
soins.
Homme console-toi , si tu n'es que foiblesse ,
Dieu n'est pour ton salut que bonté , que sagesse ;





EPITRE TROISIEME.
DE LA NATURE ET DE L'ETAT
DE L'HOMME,
Par raport à la Société.

A Prends, homme borné, que le Moteur divin,
Par des sentiers divers tend à la même fin.
Au milieu de l'orgueil, au sein de l'abondance,
Dans l'horreur des revers, dans la triste indigence,
Jusque dans la folie & dans la volupté,
Sans cesse remplis-toi de cette vérité.
Considere le monde où tu tiens un espace,
Examine l'amour dont le lien embrasse
Tous les Etres créés depuis le haut des Cieux
Jusqu'au centre profond de ces terrestres lieux;
Vois vers un seul objet la Nature assidue
Rassembler ses efforts, porter toute sa vue.
Figure-toi l'amas d'atomes enchaînés,
Construits pour recevoir les fers qu'ils ont donnés;
Regarde la matiere en détail variée,
Par un art merveilleux étroitement liée,

Se presser , concourir , marcher d'un pas égal
Vers un centre commun , vers le bien general.
Un Vegetal perit , pour conserver la vie
D'un autre menacé de se la voir ravie ,
Quelquefois se dissout , pour reprendre à l'instant
L'être dans un degré plus ou moins éclatant.
Une forme à nos yeux est à peine éclipsee ,
Que par une autre forme on la voit remplacée ;
Tout se succede , & passe , en proye aux coups du sort ,
Du néant à la vie , & de l'être à la mort ;
Ainsi la gerbe d'eau s'élève à notre vue ,
Et brille pour tomber dans les flots confondue.
Il n'est rien d'isolé , d'étranger , ni de vain ,
Chaque partie au tout a son rapport certain.
L'esprit universel , dont la sage ordonnance ,
Dans les Etres soutient l'ordre & la dépendance ,
Par un mélange où tout dans sa place se rend ,
Avec le plus petit enchasse le plus grand.
La bête utile à l'homme à ses besoins se prête ,
Et l'homme est à son tour nécessaire à la bête.
Rien ne subsiste à part , tout est servi , tout sert ;
Tout est lié. Qui sçait où la chaîne se perd ?

Homme présomptueux ! L'Auteur de la Nature
N'auroit-il travaillé que pour ta nourriture ?

Que pour tes seuls besoins, ton bien, ton ornement,
 Ta gloire, tes plaisirs & ton amusement ?
 La main par qui la bête est pour ton goût nourrie,
 N'a-t-elle pas pour elle émaillé la Prairie ?
 L'alloüette traçant mille cercles légers,
 Pour toi gazouille-t-elle & fend-elle les airs ?
 La tendre joye anime & sa voix & son aile.
 N'est-ce que pour toi seul qu'en la Saison nouvelle,
 Le Rossignol se livre à des concerts charmans ?
 Non. Ce sont ses amours & ses ravissemens
 Qu'exprime son gosier, qu'exhale son haleine.
 Le Courfier manié sur la poudreuse arène,
 Dans la pompeuse ardeur qui vient l'enorgueillir,
 Avec son Cavalier partage le plaisir.
 Crois-tu que pour toi seul le grain couvre la terre ?
 Pour en prendre sa part, l'Oiseau te fait la guerre.
 C'est pour d'autres encor que les champs sont parés
 De fleurs & de raisins, de fruits, d'épis dorés.
 Dans tes riches moissons une partie aquite
 Le pénible travail du beuf qui la mérite ;
 Et le porc dans la fange, indocile à ta voix,
 Etend sur tes guérets de légitimes droits.

Sçache donc qu'il n'est point d'Être dans la Na-
 ture

A qui le Ciel n'accorde une assistance sûre :

40 ESSAI SUR L'HOMME.

Sous les pieds du Monarque étalant son secours,
 Avant lui la fourure avoit échauffé l'Ours,
 Lorsque l'homme s'écrie au gré de son caprice,
 Tout rampe sous ma loi, tout est pour mon service,
 L'homme est fait pour le mien, repliqueroit l'Oïson,
 Qu'on engtaisse à l'abri d'une douce prison.
 Quel soin pour le garder, pour bâtir sa demeure,
 Pour préparer ses mœurs dans son tems, à son heure ?
 C'est tout ce qu'il connoît. Hélas ! il ne sçait pas
 Que c'est par ces faveurs qu'on le mène au trépas :
 Aussi loin que l'Oïson porte sa connoissance,
 L'Oïson raisonne bien. Il est dans l'ignorance
 Des malheurs que sur lui l'homme doit attirer,
 Au-delà de lui-même il ne peut penetrer.
 Mais toi, Mortel, rougis de ta folie extrême...
 „ Sur tous les animaux ton empire est suprême ;
 „ Je le sçai. Mais crois-tu que tout soit fait pour un ?
 Que tu ne sois pas né pour rendre au bien commun ?
 Sur le foible, il est vrai, le plus puissant l'emporte ;
 Mais si par un orgueil, dont l'excès le transporte,
 L'homme rend son esprit tiran de l'Univers,
 La Nature le mate, & redouble ses fers.
 Lui seul prévoit & sent les besoins, les injures,
 Les maux, les accidens des autres créatures ;
 Les soins & les soucis, dont il est tourmenté,
 Sans cesse sur leur sort le tiennent agité.

ESSAI SUR L'HOMME: 31

Son intérêt aux uns fournit la subsistance ;
Des autres son plaisir embrasse la défense ;
Un plus grand nombre encor doit à sa vanité
Les présents que répand sa libéralité.
Tous ne vivent souvent que par les soins d'un Maître,
Dont le luxe sans cesse empressé de paroître,
Les force de jouir d'un bienfait étendu
Au-delà du bonheur qu'ils avoient attendu.
Il régale à grands frais l'animal qu'il destine
A devenir le mêt que son goût imagine,
Sans lui faire entrevoir aucun présage affreux ;
Tant qu'il est existant , l'homme le rend heureux.

Les Etres que le Ciel priva d'intelligence ,
De leur fatale fin n'ont point la connoissance ;
„ L'homme prévoit sa mort ; mais loin de s'alarmer,
„ Il y voit un objet si propre à le calmer ,
„ Que dans l'instant qu'il craint , qu'il fremit , &c
qu'il doute ,
„ Dieu lui fait desirer une fin qu'il redoute.
Un voile épais sur l'heure étouffe ses regrets ;
Plus il touche à la mort , moins il la voit de près.
O miracle éternel ! La sage Providence
Ne réserve ce don qu'au seul Etre qui pense.

42 ESSAI SUR L'HOMME.

Sçache donc que doüé d'instinct ou de raison,
 Chaque Etre (tant que dure ici bas sa saison)
 Jouit de facultés à son rang convenables ;
 Mais que tous animés d'impressions durables ,
 Par des moyens divers raportés à leur fin ,
 Tendent à s'assurer le plus heureux destin.
 Vois tous ces animaux où l'instinct seul réside ;
 Ils ne s'égarent point. Ont-ils besoin de guide ?
 Si la fiere raison vante un pouvoir plus grand ,
 Avoüons-le , son soin est plus indifferant.
 Dans tous les mouvemens , incertaine , ou glacée ,
 Elle ne veut servir qu'autant qu'elle est poussée ;
 Elle attend qu'on l'apelle , & souvent ne vient pas ,
 Mais l'instinct toujours prêt force les embarras ;
 Et quelque attrait en soi que la raison renomme ,
Dans l'instinct Dieu régit , dans la raison c'est l'homme.

Qui le premier aprit aux Habitans des bois
 A fuir les noirs poisons , à faire un juste choix
 Des alimens divers propres à chaque espece ?
 Dans tous les animaux que d'art & que d'adresse
 A former ce détail d'ouvrages differens !
 Faut-il braver les vents , l'orage , les courans ?
 Ils bâtissent sur l'onde un azile habitable ,
 Ou creusent sous les eaux des voûtes dans le sable.

ESSAI SUR L'HOMME. 43

Quelle sçavante main dans l'art de dessiner
 A l'araignée aprit le talent d'aligner ,
 Sans règle & sans compas , de justes paralleles ,
 Dont on ne peut qu'à peine imiter les modeles.
 Qui guida la Cigogne , au milieu des dangers
 Dans un Monde inconnu, dans des Cieux étrangers ?
 (Route depuis Colomb seulement pratiquée)
 Par qui leur assemblée est-elle convoquée ?
 Qui règle leur départ , leur fixe un jour certain ,
 Dispose leur phalange , & lui trace un chemin ?

Dieu , qui par ses bienfaits signale sa puissance ;
 Du bonheur sur chaque Etre a versé la semence ;
 Mais il a mis un terme au bien de l'Univers ,
 Il ne rend l'Etre heureux qu'en lui donnant des fers.
 Il le tient dépendant , & sa sagesse fonde
 Sur les besoins communs tout le bonheur du monde,
 Sur cet ordre éternel le monde est apuyé ;
Tout est fait pour le tout ; l'homme à l'homme est lié :
 Les Habitans des airs , tout ce qui vit dans l'onde ,
 Les Etres dont la terre en tous climats abonde ,
 Par la sage Nature également cheris ,
 D'un suc vivifiant échauffés & nourris ;
 Pour se perpétuer & réparer le Monde ,
 Renferment dans leur sein une flâme féconde ;

44 ESSAI SUR L'HOMME.

Ils ne s'aiment pas seuls , un autre a leur amour ;
Les Sexes enflammés se cherchent tour à tour ;
Leur feu ne s'éteint point dans leurs vives caresses ,
Il renait à l'aspect du fruit de leurs tendresses ;
Dans la race on se trouve une seconde fois.
Les bêtes à l'envi partagent les emplois ;
Les peres vigilans des périls garantissent
Les jours de leurs petits , que les meres nourrissent,
Jusqu'à ce que par l'âge assez fortifiés ,
Ils se suffisent seuls , & soient congédiés.
Alors tout soin finit ; les races se divisent ,
On ne se connoît plus, les premiers nœuds se brisent ;
Tous vont chercher ailleurs dans leurs embrasse-
 mens ,
Les salaires promis à de nouveaux Amans.
Un autre amour commence , & sa flame infidelle
Reproduit tous les ans une race nouvelle.

 Le genre humain moins prompt à s'offrir du se-
 cours ,
Exige plus d'égards , & veut des soins moins courts ;
La Nature en forma les liens plus durables ,
La raison les soutient sur des principes stables ;
Et mobile du cœur , l'interêt à son tour ,
Les affermit encor , plus puissant que l'amour,

ESSAI SUR L'HOMME.

41

De race en race on voit passer la gratitude ;
Dans le pere un amour nourri par l'habitude ,
Maintient des feux constans , rarement démentis ;
Le respect & l'espoir enfantent ceux du fils.
Ainsi par des retours , la crainte , l'espérance ,
Le plaisir , le devoir & la reconnoissance ,
De l'espece à jamais fidelles gardiens ,
De l'interêt commun resserrent les liens.

Gardez-vous de penser qu'aux premiers tems du
Monde ,

L'homme aveugle , & plongé dans une erreur pro-
fonde ,

Ne vécut que pour soi , sans aide , abandonné.

Ce tems , cheri de Dieu , fut un tems fortuné.

L'amour propre naquit avec l'Univers même ,

Et l'amour social y tint un rang suprême ;

L'orgueil n'y régnoit point , ni l'éclat si vanté

Des arts , vils instrumens de notre vanité.

L'homme & la bête unis au fond des forêts sombres ,

Sans se craindre marchaient dans l'épaisseur des om-
bres ;

Ils avoient même table , occupoient même lit ;

La rapine , le sang , le coupable délit ,

N'offroient point aux humains une autre nourriture ,

Et ne relevoient point l'éclat de leur parure ;

46 ESSAI SUR L'HOMME.

„ Un bois retentissant étoit l'azile heureux
 „ Où s'élevoient des cœurs & l'encens & les vœux,
 „ Où l'homme déployant un organe sonore ,
 „ Chantoit l'unique Dieu que l'Univers adore ;
 „ On n'y vit point briller le bronze ni l'azur ,
 „ Mais l'Autel n'étoit point souillé de sang impur ;
 „ Le Prêtre étoit sans tache , & par un vil salaire
 „ Il ne ternissoit point son sacré Ministère ;
 „ Le soin universel n'appartenoit qu'aux Cieux ;
 „ Esclave de leurs Loix , l'homme judicieux ,
 „ Ne desirant jamais ce que Dieu lui dénie ,
 „ Dans la frugalité voyoit couler sa vie.
 Oh que l'homme changea dans le tems qui suivit !
 De près de la moitié de tout être qui vit
 Le tîran , l'ennemi , le bourreau redoutable ,
 Lui-même il en devint le tombeau détestable ;
 Contre ce Meurtrier s'élèvent mille cris ;
 Mais quel sera le fruit de ces sanglans débris ?
 Mille maux mérités de sa volupté naissent ,
 Et malgré l'appareil , dont ses yeux se repaissent ,
 Vengent sur tous ses sens de langueur accablés ,
 Les Etres précieux à son luxe immolés.

A l'exemple effrayant de ces premiers carnages ,
 Naquirent les fureurs , les haines , les outrages ,

Et contre l'homme encor plus féroce animal ,
 L'homme fit éclater un courage brutal.
 Voyons par quels degrés, de la simple Nature
 Aux arts il s'éleva par une route sûre.
 La raison, de l'instinct étudia les Loix ;
 Et la Nature ainsi fit entendre sa voix.
 Des bêtes, lui dit-elle, imite les exemples :
 Elles te donneront les leçons les plus amples ;
 Au choix que les Oiseaux font des differens fruits ;
 Connois les alimens que la terre a produits ;
 Des animaux rampans penetre les misteres
 Sur les propriétés des herbes salutaires ;
 Vois l'Abeille bâtir, la Taupe labourer,
 Du ver à foye aprens l'art qui doit te parer ;
 Aprens du Nautilus (a) la science profonde
 D'employer & la rame & la voile sur l'onde ;
 Dans les brutes recherche & la stabilité
 Et tous les fondemens de la société.
 D'ici l'on voit sortir des Villes souterraines ;
 D'autres sur l'arbre en l'air s'élevent dans les plaines.
 Sur chaque petit peuple ouvre & jette les yeux ,
 De leurs sçavans travaux vois l'art ingénieux ;

(a) Ce poisson nage sur la mer dans sa coquille qui ressemble au corps d'un Navire ; il élève en l'air deux de ses pieds, contre lesquels est une membrane étendue qui lui sert de voile, & il se sert de ses deux autres pieds comme de deux rames. On trouve ce poisson dans la Méditerranée.

Les Fourmis t'offriront un plan de République ;
Les Abeilles , les Loix de l'état Monarchique.
Les unes composant un riche magasin ,
Gardent dans l'anarchie un réglemeut certain :
Les autres , quoiqu'en proye aux volontés d'un Maître ,

Chacune en leur cellule ont droit de se repaître ,
De se loger à part , & du soir au matin
De jouir à leur gré de leur propre butin.
Vois d'un œil attentif les Loix invariables ,
Qui sauvent leur état d'entreprises coupables ,
Loix où de la Nature éclate l'art divin ,
Plus stables dans leur cours que les Loix du destin.
Vainement la raison , qui décore ton ame ,
Veut ourdir dans la toile une plus fine trame ,
Et maintenir les Loix avec plus de vigueur :
Des bêtes sans rougir , sois donc l'imitateur.
Par elles tu verras pour ton bonheur reluire
La richesse des arts dont elles vont t'instruire ;
De lauriers immortels ton front sera paré ,
Et comme un Dieu nouveau tu seras adoré.

Tels furent les secrets dictés par la Nature.
Docile il obéit. Une simple structure
Aux rigueurs des saisons opposa des Cités ,
Et des peuples épars fit des sociétés.

Là se forme un Etat ; un autre ici s'élève ;
 L'amour commence un nœud, & la crainte l'acheve ;
 Le commerce se lie & tout devient ami ;
 Un secours mutuel , par l'amour affermi ,
 Joignit le genre humain d'une chaîne sincère ,
 Lorsque sans redouter le pouvoir arbitraire ,
 Il aimoit librement , sans contrainte , par choix ,
 Et du droit naturel suivoit les seules Loix.
 C'est sur ce fondement qu'un Etat prit naissance ;
 Le pere exerçoit seul la suprême puissance ,
 Jusqu'à ce qu'on plaçât dans une seule main ,
 Pour l'intérêt commun , le pouvoir souverain.
 Vertu , ce fut alors qu'attirant sur la terre
 Le bonheur par les arts , ou ne faisant la guerre
 Que pour en écarter l'injuste ou le méchant ,
 Tu remplis tous les cœurs de ce tendre penchant
 Qui d'un pere aux enfans rend la volonté chere ,
 Et qu'en un Souverain tu fis trouver un pere.
 „ Au Patriarche échut ce respectable emploi ;
 „ Il fut de son Etat & le Prêtre & le Roi.
 „ Il recevoit ses Droits du Dieu de la Nature ;
 „ Ses Sujets éprouvoient une assistance sûre ;
 „ Dans leurs moindres besoins ils croyoient voir en
 lui
 „ Une autre Providence assurer son apui.

50 ESSAI SUR L'HOMME.

„ Son œil étoit leur loi , sa langue leur oracle :
 Ne fit-il pas pour eux briller plus d'un miracle ?
 C'est lui qui leur aprit du sillon étonné
 A tirer l'aliment à l'homme destiné ,
 A commander aux feux , à contenir les ondes ,
 A tendre un piège adroit dans leurs routes profondes ,
 A lancer avec art des traits jusques aux Cieux ,
 Pour précipiter l'aigle expirant à leurs yeux.
 Mais lui-même bien tôt accablé de miseres ,
 Infirme , languissant , de son corps qui s'altère
 Il sent à chaque instant s'affoiblir le ressort ;
 Son esprit & ses pas ne tendent qu'à la mort.
 Tous reconnoissent l'homme & sont forcés de plain-
 dre

Celui que comme un Dieu le respect leur fit craindre ,
 Sur qui donc leurs regards iront-ils se porter ?
 Aux tems plus reculés il falut remonter ;
 „ Il falut rechercher un grand , un premier Pere ,
 „ Qui subsista toujours , digne qu'on le révere :
 „ Et la tradition des miracles divers ,
 „ Qui donnerent naissance à ce vaste Univers ,
 „ Grava profondément dans leur ame ingénue
 „ Une foi qui depuis s'est toujours maintenue.
 „ L'ouvrage n'offroit point un Artisan douteux ,
 „ Et jamais la raison n'en put connoître deux.

ESSAI SUR L'HOMME. 51

„ Avant que perverti par une erreur grossière ,
„ L'esprit ~~en~~ altéré cette pure lumière ,
„ L'homme se conformant aux fins du Créateur ,
„ Admirant le chef-d'œuvre , en adoroit l'Auteur ;
„ Il marchoit dans la joye à la vertu sublime ,
„ Son cœur se nourrissoit d'un espoir légitime :
„ Et ne devoit-il pas se promettre un grand bien
„ D'un Maître dont l'amour n'exige que le sien ?
„ Le bon gouvernement , la foi vraie , immuable ,
„ Se prêtoient tour à tour une main secourable.
„ L'un n'avoit pour objet que l'amour du prochain ,
„ L'amour de Dieu , de l'autre étoit la seule fin.

Qui le premier aprit à ces ames esclaves ,
A ces peuples chargés des plus dures entraves ,
A croire follement contre l'ordre commun ,
Qu'un million d'humains n'est formé que pour un ?
Créance monstrueuse ! orgueil , erreur extrême ,
Qui blesse la Nature & la cause suprême !
Le plus fort fut vainqueur ; le vainqueur fit des
loix ;

L'idolâtrie aveugle en apuya les droits ;
Du tiran forcené soutenant la manie ,
Elle prit avec lui part à la tyrannie ,
Et fit par un partage & trop bas & trop grand ;
D'un sujet un esclave , un Dieu d'un Conquerant.

Dans le feu des éclairs , dans le bruit du tonnerre ;
Dans les ébranlemens que causent à la terre
Le bitume & le souffre en son sein renfermés ,
Elle montra des Dieux de colere enflammés ;
A leurs pieds prosterna l'homme foible & facile ,
Contraignit l'orgueilleux à chercher un azile
Dans des Temples bâtis à ces Dieux imposteurs ,
De tous les accidens réputés les auteurs ;
Du Ciel qui s'éclatoit elle les fit descendre :
La terre s'entr'ouvrant , dit-elle , va répandre
Des spectres échapés du gouffre des Enfers ;
Là sont parmi les feux , les tourmens & les fers ;
Dans l'horreur de la nuit , des demeures terribles ;
Là d'un séjour heureux les retraites paisibles ;
La peur fit les Démons , l'esperance les Dieux ,
Etres imaginés , injustes , furieux ,
Jouets d'un noir concours de fraude , d'inconstance ,
De luxure , d'orgueil , de haine , de vengeance ,
Tels que des hommes durs , vicieux , ignorans ,
Tirans même , pouvoient forger des Dieux tirans.
Des Autels , élevés sous un riche étalage ,
Des Etres immolés reçurent le carnage ;
Le Prêtre s'y nourrit du meurtre de sa main ,
Et son infame idole y but le sang humain ;
Sa bouche empoisonnée en mensonges féconde ,
D'un oracle équivoque intimida le monde ,

Et de la voix du Dieu qui tenoit tout soumis,
S'en fit un instrument contre ses ennemis.

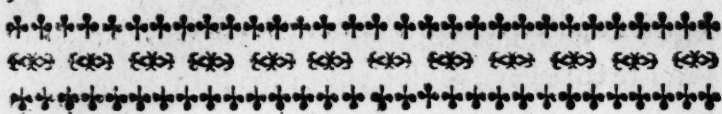
C'est ainsi que foulant à ses pieds la Justice,
L'amour propre au tiran, qu'adore le caprice,
Vers la gloire & les biens sçut ouvrir le chemin,
Et lui fit usurper le pouvoir souverain.
Cependant répandu dans tous ceux qu'il fit craindre,
Il se forgea lui-même un frein pour se restreindre;
Il devint malgré lui le premier fondement
De la règle, des loix, du bon gouvernement.
Si ce qu'un seul desiré, aux autres fait envie,
Verra-t-il, malgré tous, sa volonté suivie?
Poura-t-il conserver les biens dont il jouit,
Quand il dort entouré des ombres de la nuit;
Si pour les lui voler un plus foible se cache,
Ou si la force en main un autre les arrache?
Ce même amour, qui veille à notre sûreté,
Doit restreindre l'amour de notre liberté.
Mais tous deux asservis sous une loi commune,
Assurent dans nos mains les dons de la fortune:
Tels par leurs interêts les Rois mêmes pressés,
Cultivent la Justice, à la vertu forcés,
Et changeant l'amour propre en sage politique,
Joignent au bien privé la fortune publique.

54 ESSAI SUR L'HOMME.

„ Tels à l'étude utile un esprit consacré ,
 „ Et des divines Loix sectateur déclaré ,
 „ Une ame généreuse , un Citoyen fidele ;
 „ Un Poëte , un Ministre échauffé d'un saint zele ,
 „ Tâchent de rétablir & les mœurs & la foi.
 „ Heureux si soutenant la primitive Loi ,
 „ Par la Nature même en nos ames tracée ,
 „ Par de folles erreurs trop long-tems effacée ,
 „ Et fuyant la lueur que jette un feu nouveau ,
 „ Ils n'allument jamais que l'ancien flambeau !
 S'ils ne désignent Dieu que sous un voile sombre ,
 S'ils n'offrent son image , ils en traceront l'ombre.
 Ils apprendront aux Grands , aux Ministres , aux
 Rois ,

A n'usurper jamais au-delà de leurs droits ,
 A ne point trop lâcher , ou retenir la bride ,
 A suspendre si-bien la balance où réside
 Des termes opposés le milieu concerté ,
 Qu'elle soit toujours fixe au point de l'équité ,
 Et que les interêts combatus & contraires
 Fassent naître des biens à l'Etat salutaires.
 De l'harmonie ainsi le grand Tresor ouvert ,
 Fera de tous les cœurs éclater le concert ,
 Où le grand du petit relevant la bassesse ,
 Où le foible du fort domptant la hardiesse ,

Agissent à l'envi pour s'aimer , se servir ,
 Pour se fortifier , & non pour envahir ;
 Où rien ne soit cru grand , qu'autant que nécessaire
 Il puisse en vrai bonheur convertir la misère ,
 Enfin où bête , homme , Ange , esclave , Seigneur , Roi ,
 Ne tendent qu'au seul but de la suprême Loi.
 Laissons aux insensés agiter le problème
 Si d'un seul ; ou de tous l'autorité suprême
 Plus ou moins de l'Etat assure le bonheur ;
 Le pouvoir le plus juste est toujours le meilleur :
 Laissons aux faux Dévots s'arracher la victoire
 Sur des points ignorés , sur les *Modes* de croire :
 Tout ce qui ne tend pas à notre grande fin ,
 Est faux , & dans nos cœurs ne verse qu'un venin :
 Tout ce qui du prochain procure l'avantage ,
 Ou réforme les mœurs , de Dieu seul est l'ouvrage.
 Concluons que toujours pour se rendre plus fort ,
 L'homme , tel que la vigne , a besoin de support.
 Il acquiert ce qu'il donne ; & comme la Planette ,
 Remplissant sur son axe une course complète ,
 Forme autour du Soleil encore un autre cours ,
 Aux autres comme à soi l'homme doit du secours ;
 Et dans le même instant qu'il agit pour lui-même ,
 Il doit de l'Univers seconder le système :
 Ce fut l'objet de Dieu , pour le bien general ,
 D'allier l'amour propre à l'amour social.



ÉPÎTRE QUATRIÈME.
DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT
DE L'HOMME,

Par rapport au Bonheur.

O Bonheur, & le but & la fin de notre Être,
Sous quel nom aux humains te feras-tu con-
noître ?

Te plairas-tu toujours dans le déguisement ?
Faudra-t-il te nommer repos, contentement,
„ Ou ce je ne sçais quoi qui verse dans notre ame
„ Des desirs éternels, une immortelle flamme ?
„ Toi pour qui nous souffrons le plus rigoureux sort ;
„ Qui nous fais sans frayeur envisager la mort ;
Si près, si loin de nous, dans un point qu'on ignore,
Et recherché plus loin que tu ne l'es encore ;
Objet vû par le Sage aussi confusément,
Qu'aperçu du Mortel privé de jugement :
Si tu tombas du Ciel, ô divine semence,
Dis-nous dans quels climats tu vins prendre nais-
sance ?

Ebloüi des rayons d'un superbe séjour,
Suis-tu des Potentats la fastueuse Cour ?

ESSAI SUR L'HOMME. 57

Loges-tu sous l'émail des plantes odorantes ?
 T'enterre-tu dans l'or, dans les mines brillantes ?
 Crois-tu sur le Parnasse au milieu des lauriers ?
 Serois-tu moissonné par le fer des Guerriers ?
 Où nais-tu ? Mais plutôt où ne dois-tu pas naître ?
 Si notre vain travail n'a pu te faire croître,
 La culture a manqué plutôt que le terroir.
 Le bonheur véritable en tous lieux se fait voir,
 Nulle part il n'existe, ou par-tout il habite.
 Il n'est point de demeure à ses droits interdite ;
 On ne l'achete point. Libre il dépend de soi ;
 Il fuit les Cours. O Sage, il habite chez toi.

Sçavans, c'est vainement que vous voulez apprendre

Quel est pour le saisir le chemin qu'il faut prendre ;
 L'un de vous nous invite à dévoier nos soins
 Aux Mortels dont on peut soulager les besoins ;
 L'autre, ennemi juré de l'humaine Nature,
 Nous ordonne avec elle une entière rupture ;
 L'insensible Stoïque, & le fougueux Héros,
 Nous pressent ou de suivre, ou de fuir le repos.
 Le bonheur (dira l'un) est un plaisir sans peine ;
 L'autre ne lui traçant qu'une route incertaine,
 Va jusqu'à soutenir dans ses écarts honteux,
 Que la vertu sur lui n'a qu'un pouvoir douteux.

Quittons donc des sentiers où l'orgueil se déploie :

La Nature nous offre une plus sûre voye.

Quels états au bonheur n'ont pas droit d'aspirer ?

Tous à titre pareil peuvent se l'assurer.

Aucune extrémité ne borne sa puissance ;

Ces deux seuls attributs composent son essence ,

La justesse d'esprit, la droiture du cœur....

On blâme en vain de Dieu l'inégale faveur :

Mais si le sens commun de tous fut le partage ,

Lapaix , commune à tous , a le même avantage.

Homme , ressouvienstoi que le bien général

De la cause première est le but principal ,

Et qu'il n'est point de bien , qu'un seul puisse prétendre ,

Qui sur tous , par degrés , ne doit se répandre.

De sa barbare gloire un Tiran enivré ,

Dans le fond des deserts un Hermite enterré ,

A leur propre bonheur seuls ne peuvent suffire ;

Quelque soit le repos , quelque soit le délire ,

Où se livre leur cœur humble , ou plein de hauteur ,

L'un d'eux veut un ami , l'autre un admirateur.

Si dédaignant toujours les sentimens des autres ,

Nous bornions nos desirs à n'applaudir qu'aux nôtres ,

Le plaisir le plus vif deviendrait languissant ;

La gloire n'auroit plus qu'un attrait impuissant.

ESSAI SUR L'HOMME.

59

Une variété, dans le monde établie,
Sert à faire briller la chaîne qui le lie ;
Au gré de ce principe où règne un art divin,
On a dû voir toujours parmi le genre humain,
Des hommes plus puissans, plus riches, plus habiles;
Mais sont-ils en effet plus heureux, plus tranquilles?
Non. C'est de la raison heurter toutes les Loix.
Si Dieu, toujours & sage & juste dans son choix,
Verse inégalement les dons de la fortune,
Il est impartial dans la cause commune.
Il rend dans leur bonheur tous les Mortels égaux ;
Et l'inégalité de leurs biens, de leurs maux,
Des besoins mutuels produisant l'avantage,
D'un bonheur plus constant leur assure l'usage.
Ce contraste apparent y fait naître la paix ;
Qu'importent les moyens, s'ils ont mêmes effets ?
De la félicité l'étendue est la même
Dans le Roi revêtu d'un empire suprême,
Et dans le Sujet foible à ses pieds suppliant,
Dans le fier Protecteur & dans l'humble Client.

Quand l'Eternel, puisant dans sa source infinie,
Souffla sur les humains une commune vie,
Une faveur commune en a béni le cours ;
Mais si chacun formant un envieux concours ,

Des biens également vouloit se rendre maître ,
Quels débats éternels ne verroit-on pas naître ?
Fortune , tes revers & ta folle faveur ,
Non , ne peuvent jamais qu'empoisonner le cœur.
Suivez donc de l'orgueil les fureurs hazardées ,
Vils enfans de la terre ; au gré de vos idées ,
Sur des Monts entassés escaladés les Cieux ;
Pour fruit d'un attentat aussi vain qu'odieux ,
Fiers Titans , vous verrez votre aveugle folie
Sous le poids de l'erreur tomber ensevelie !
Sçachez que tous les biens avec le monde nés ,
Par le Ciel de tout tems à l'homme destinés ,
Que les plaisirs des sens & de la raison même ,
Bornent dans ces trois points leur étendue extrême ;
Dans la santé du corps , dans le repos sans soin ,
Et dans le nécessaire à l'abri du besoin ,
La tempérance fixe une santé volage ;
De la vertu toujours la Paix fut l'apanage.
Il n'est point de Mortel qui n'ait droit d'aquerir
Les dons que la fortune ici bas vient offrir ;
Mais dans l'homme pervers une injuste opulence ,
Des biens les plus parfaits corrompt la jouissance ,
Quand le Juste n'usant que des moyens permis ,
Jouit innocemment des biens qu'il s'est promis.
Qu'on leur donne à son gré, sous des sens équivoques,
D'heureux , de malheureux les titres réciproques ,

Qui mérite des deux la pitié, le mépris ?
 A quelques hauts degrés que l'on porte le prix
 Du faste & des honneurs obtenus par le vice ,
 La vertu s'élevant contre toute injustice ,
 Les dédaigne, les fuit, & force un Roi tiran ;
 Enivré de l'encens de l'humble Courtisan ,
 A rougir dans l'éclat d'un pouvoir qu'on renomme ;
 De se sentir privé du titre d'honnête homme.
 Aveugles cependant, sourds à la vérité ,
 Rebelles au système en l'Olimpe arrêté ,
 Vous attachez, Mortels, dans vos lâches caprices ;
 Le malheur aux vertus & le bonheur aux vices ;
 Mais sur le plan de Dieu si vous réglez vos vœux ,
 Est-il quelque revers qui ne vous rende heureux ?
 Il n'appartient qu'aux fous d'appeller infortune
 Ce que du seul hazard produit la Loi commune.
 Voyez tomber Falkland (a) cet homme vertueux ;
 Turenne renversé d'un coup impétueux ;
 Barvik d'un trait pareil privé de la lumière ;
 Et Sidney (b) de son sang abreuvant la poussière.

(a) Le Vicomte de Falkland étoit Secrétaire d'Etat de Charles I.
 Milord Clarendon en parle comme d'un homme d'une simplicité,
 d'une intégrité des premiers tems, d'un esprit vif & d'une éloquence
 véhémente ; il fut tué en 1643. à l'âge de 54 ans dans la Bataille de
 Newbury, en défendant son Roi & sa Patrie contre les Rebelles.

(b) Le Chevalier Philippe Sidney fut tué en 1586. dans une ac-
 tion qui se passa entre les Anglois & les Espagnols ; une grande ver-
 tu, un esprit brillant & une érudition polie faisoient son caractère,
 suivant Camden.

Est-ce donc la vertu qui leur donne la mort ?
 Le mépris de la vie a terminé leur sort.
 O jeune & cher Digby (a) l'objet de nos tendresses,
 Toi que le Ciel purgea de toutes les foiblesses,
 Seroit-ce la vertu qui du jour le plus beau
 T'auroit précipité dans l'horreur du tombeau ?
 Si la vertu coupa le fil de tes années,
 Pourquoi ton pere encor voit-il ses destinées
 Le combler de plaisirs & de gloire & d'honneur ?
 Pourquoi des Marseillois le courageux Pasteur,
 Lorsqu'infectant les airs de leur haleine impure,
 Les vents soufflent la mort sur toute la Nature,
 Marche-t-il préservé d'un air contagieux ?
 Ou pourquoi vois-je encor sous la clarté des Cieux,
 Aux Pauvres comme à moi si long-tems secourables,
 Une mere (b) couler des jours si respectables ?

Deux maux dans l'Univers font un ravage égal ;
 Tout desordre ici bas est phisique ou moral :
 L'un est une nature à sa fougue livrée ;
 L'autre une volonté de son cours égarée.

(a) Robert Digby, fils du Seigneur de ce nom. Mr Pope a fait son Epitaphe, dans laquelle il a rassemblé toutes les excellentes qualités qui formoient son caractère.

(b) La mere de Mr Pope vivoit encore lorsque ces Epitres parurent ; elle est morte en 1733. âgée de 93 ans ; elle étoit distinguée par sa pieté & par son amour pour les Pauvres.

„ Jamais le mal à Dieu ne peut être imputé ;
 „ Il laisse l'être agir en pleine liberté ;
 „ Sa main n'altère l'ordre établi dans le monde ,
 „ Que pour mieux signaler sa sagesse profonde.
 Nous pouvons aussi peu blâmer la Loi des Cieux,
 Lorsqu'Abel expira sous Caïn furieux ,
 Que quand elle permet que les vices des peres
 Soient des fils vertueux les douloureux salaires.
 Croira-t-on que semblable à ces Princes épris
 Du mérite imposteur de quelques Favoris ,
 La cause universelle opposée à soi-même ,
 S'écarte pour un seul de son propre système ?
 Faudra-t-il que l'Etna , pour seconder les vœux
 De Plin , de trop près aproché de ses feux ,
 A sa sommation rapelle sous la terre
 Le bitume enflammé que vomit son tonnerre ?
 Qu'altérant tout à coup l'ordre de l'Univers ,
 Des vents plus épurés se glissent dans les airs ,
 Pour soulager le sein , pour aider la foiblesse
 Du vertueux Bethel (a) qu'un long Hiver oppresse ?
 Que des Monts agités par d'affreux tremblemens
 Suspendent les effets de leurs ébranlemens ,
 Et n'obéissent plus au poids qui les entraîne ,
 Pour vous préserver seul d'une perte prochaine ?

(a) Mr Bethel est un ami de Mr. Pope , homme d'une probité reconnue & d'une santé délicate.

64 ESSAI SUR L'HOMME.

Où qu'un vieux monument tout prêt d'être écroulé
Attende que de Chartre (a) en puisse être accablé :

Ce Monde, direz-vous, ne peut me satisfaire
Propice au scelerat, à la vertu contraire :
Suivons de cet objet la nouvelle lueur ;
Imaginons-en un qui puisse être meilleur.
Suposons qu'il compose un Royaume de Justes :
Considérons d'abord si ces têtes augustes ,
Vers un objet commun se porteront toujours.
„ Je sçai que Dieu leur prête un signalé secours ;
„ Mais quel autre que Dieu pour bons les peut con-
noître ?
L'un croit qu'en Calvin seul l'esprit saint peut pa-
roître ;
L'autre croit de l'Enfer voir en lui l'instrument.
Elevé près du Trône au haut du firmament ,
A-t-il du Rédempteur partagé la promesse ?
Ou ressent-il de Dieu la verge vengeresse ?
On crie ; & débatant jusques au moindre point ,
L'un dit qu'il croit en Dieu , l'autre qu'il n'y croit
point. De

(a) Chartre étoit un Scelerat fameux, exécuté en Ecosse en 1731. âgé de 62 ans, suivant l'Epitaphe qu'a fait sur lui le Docteur Arbuthnot. C'étoit un homme de basse naissance, abandonné à toutes sortes de crimes, qui, sans aucun commerce ou profession, & sans avoir manié les deniers publics, s'étoit créé une fortune immense de plus de huit mille livres Sterlings de rente, & de plus de deux cens mille livres Sterlings d'argent comptant ; c'est environ, Monnoye de France, deux millions trois cens mille cent soixante livres de rente.

De ce qui choque l'un, un autre s'édifie,
 L'erreur dans le combat croît & se fortifie.
 Cependant si chacun se forge un sentiment,
 Que de débats naîtront d'un tel entêtement ?
 Faudra-t-il qu'un mari, d'une épouse qu'il aime,
 Se sépare pour suivre un différent système ?
 Leur hymen affecté de deux impressions,
 S'épure-t-il au feu des contradictions ?
 La vertu, qui pour l'un aura sa récompense,
 Sera-t-elle pour l'autre une coupable offense ?
 Cependant tout est bien... Ne disons rien de plus...
 Le Monde est pour Cesar, comme il est pour Titus.
 Qui des deux plus heureux fut plus digne de gloire,
 Ou quand l'un enchaînant à ses pieds la victoire,
 Mit sa patrie aux fers ? Ou quand par ses regrets
 L'autre comptoit ses jours écoulés sans bienfaits ?

La vertu, direz-vous, languit dans l'indigence,
 Quand le vice orgueilleux regorge d'abondance.
 Mais le bien est-il donc le prix de la vertu ?
 Le vicieux l'aquiert, à ses soins il est dû,
 Lorsque pour se nourrir il laboure la terre,
 Et quand malgré les vents qui lui livrent la guerre,
 Il s'expose au hasard d'un perfide élément,
 Où sa cupidité l'emporte follement.

66 ESSAI SUR L'HOMME.

L'homme de bien plus foible , ami de l'indolence ,
N'aspirant qu'à la paix , dédaigne l'opulence.

Cependant supposons que malgré ses souhaits ,
La Fortune ait sur lui répandu ses bienfaits.

Pour lui n'aurez-vous plus de nouveaux vœux à
à faire ?

Lorsque sous ses regards tout rit & tout prospère ,
Sera-t-il dépourvu de pouvoir , de santé ?

Non. Mais suffira-t-elle avec l'autorité ?

Doit-il vivre sujet dans l'humble dépendance ?

Pourquoi n'aura-t-il pas la suprême puissance ?

Pourquoi doité de dons encor plus glorieux ,

Ne sera-t-il pas Dieu de la terre & des cieux ?

Ah ! quelle est la manie où l'esprit s'abandonne !

Quiconque parle ainsi , quiconque ainsi raisonne ,

Croira toujours que Dieu par d'injustes refus ,

Ne donne point assez , quand il peut donner plus.

Si des moindres faveurs il aspire aux plus grandes ,

Où s'arrêtera donc le cours de ses demandes ?

Juste Ciel , de nos vœux pourquoi t'importuner ?

N'avons-nous pas en nous ce qu'on ne peut donner ?

Un droit que nul effort ne peut jamais détruire ;

Par qui nous exerçons un despotique empire ;

L'égalité , la joye & le calme du cœur....

Est-il un plus grand bien ? En est-il un meilleur ?

A cette humble candeur dont se couvre le Sage,
 Donnez d'un char le pompeux étalage ?
 L'épée à la Justice ? A la simplicité
 La Mitre, où s'est empreint un sceau de vanité ?
 A l'amour du Public, l'éclat d'une Couronne,
 Qu'il entretient bien moins qu'elle ne l'empoisonne ?
 De tels dons ne sont point du goût de la vertu ;
 Par elle leur attrait fut toujours combattu.
 Tout ce que la richesse offre de pompe auguste,
 Donne-t-elle à quelqu'un, autre qu'à l'homme juste,
 La paix intérieure & l'estime d'autrui ?
 Combien de Parlemens ont vendu leur apui ?
 Mais l'estime & l'amour ne sont jamais à vendre.
 Par quel égarement oseroit-on prétendre,
 Que l'homme, dont l'objet est l'amour du prochain,
 Comme il est à son tour l'objet du genre humain,
 Et dont le corps, l'esprit, le cœur, la conscience,
 Ne doivent respirer que l'air de l'innocence,
 Fût rejeté de Dieu, parce qu'il n'aura pas
 D'un ample revenu l'inutile embarras ?

Pesons tous les états, qu'ensemble on les con-
 fronte ;

Il n'en naîtra jamais ni l'honneur, ni la honte.
 L'honneur est renfermé dans l'aquit du devoir.
 La fortune abusant d'un bizarre pouvoir,

Semble entre les Mortels mettre une différence ;
Mais l'un , sous ses lambeaux , n'a pas moins d'arrogance

Que l'autre sous l'éclat du plus riche brocard ;
Le Ministre à l'Autel , l'Ouvrier dans son art ,
Le Moine sous son froc , le Roi sous sa Couronne ,
Tous cedent à l'orgueil où leur cœur s'abandonne.
Arrêtez , direz-vous , c'est trop vous égarer....

La Couronne & le froc sont-ils à comparer ?
Combien différent-ils ? L'homme fou , l'homme sage ,

Different , croyez-moi , mille fois davantage.

Sçachés que la vertu donne seule le rang ,
Et que seule elle illustre & le nom & le sang.

Au repos si le Roi tel qu'un Moine se livre ,
Tel qu'un vil Artisan , si le Prêtres'enivre ,
Tous deux également sont dignes de mépris ,
Et le sceptre & le froc seront au même prix.

La puissance des Rois l'apui de leurs Maîtresses ,
Te peuvent en un jour couvrir de leurs largesses ;

Ton sang depuis mille ans sur ta Carte étalé ,
De Lucrece en Lucrece en ton sein a coulé ;

Mais en t'apropriant le lustre de ta race ,

N'as-tu rien à rayer dans cette longue trace ?

Parmi tous tes ayeux , tu dois compter pour rien
Ceux qui ne furent pas ou grands ou gens de bien.

Si ton sang ancien , mais ignoble & transfuge ,
 Forma de lâches cœurs , fut-ce dès le Déluge ,
 Sur ta fausse grandeur cesse de t'écrier ;
 Sois sûr que tu ne fors que d'un sang roturier.
 Un lâche , un insensé qu'avilit la moleste ,
 Dans le sang des *Howarts* (a) n'acquiert point de noblesse.

Parmi tous les états de ce monde imposteur
 Où fixerons-nous donc le point de la grandeur ?
 Cherchons-le (diras-tu d'une voix dogmatique)
 Et dans le Conquerant & dans le Politique.
 Tout Heros est le même ; on en convient assés,
 Si l'on tient un moment les Exploits balancés
 Du fou de Macedoine & du Heros de Suede.
 N'est-ce pas même feu qui tous deux les possède ?
 Où tendit leur valeur ? Que se sont-ils promis
 Que d'être des humains les mortels ennemis ?
 Ils marchent en avant , sans que rien les rappelle ,
 Sans regarder jamais , dans leur course cruelle ,
 Au-delà du degré qu'ils viennent de monter.
 Si la grandeur chez eux n'a pas droit d'habiter ,

E 3

(a) La Maison d'Howart est recommandable par son ancienneté & son illustration. On y compte six Pairs du Royaume ; les Comtes de Norfolk , de Suffolk , de Berkshire , de Carlisle , de Stafford & d'Essexham ; le Duc de Norfolk est le premier Duc d'Angleterre , & né Grand Maréchal ; dont la Dignité répond à peu près à celle de Connétable en France.

Faudra-t-il l'accorder au Politique habile ?
Aux voisins dépourvus il tend un piège utile,
Là se réduit son art. Est-ce sagesse en lui ?
Non. Son ascendant vient des foiblesses d'autrui.
Mais de quelques lauriers qu'on couronne les têtes
Des Heros, entassant conquêtes sur conquêtes,
Ou de ceux que la fraude élève aux premiers rangs,
Méritent-ils le nom & le titre de grands ?
Jamais la politique & la bravoure outrées,
Du lustre de l'honneur ne furent décorées.
Celui qui des vertus se frayant le chemin,
Par de nobles moyens suit une noble fin,
Qui jusque dans l'exil rit du poids de sa chaîne,
Qui suit, comme Antonin, la vertu qui l'entraîne,
Ou montre pour la vie un œil indifférent,
Doit seul être censé véritablement grand.

Ne nous trompe donc plus, frivole renommée,
Imaginaire vie, où notre âme enflammée,
Dans l'estime d'autrui respire loin de nous,
Et qui ne peux jamais présenter rien de doux,
Qu'après que de la mort éprouvant la puissance,
On ne peut de tes dons goûter la jouissance.
Qu'importe que prenant la balance à la main,
On me compare un jour à l'Orateur Romain,

Lorsqu'au fond du tombeau je n'en puis rien entendre ?

Ce bruit impétueux , si prompt à se répandre ,
 Se dissipe en naissant , ou renferme son prix
 Dans un cercle borné d'amis ou d'ennemis ;
 Et tout le monde ignore & se souvient à peine ,
 Ou s'il fut un Cesar , ou s'il fut un Eugene ;
 Qui des deux sur le Rhin , ou sur le Rubicon ,
 Par de plus grands Exploits s'aquit plus de renom.
 Le hazard les élève à la gloire suprême ,
 „ Le Juste aidé des Cieux ne la doit qu'à soi-même.
 Si leur nom vit encor , un odieux éclat
 Conserve avec le leur , celui d'un scelerat.
 Faut-il que tes vapeurs (trompeuse renommée)
 Infectent l'Univers de leur noire fumée ?
 C'est le merite seul que tu dois protéger ;
 Sans lui tout nous devient dangereux , étranger ;
 Sans lui le faux encens que ta fureur aprête ,
 Loin d'aller jusqu'au cœur , ne porte qu'à la tête.
 Une heure de plaisir que ressent un cœur pur ,
 Qui marche à la vertu d'un pas constant & sûr ,
 L'emporte sur les cris qu'exhale en une année ,
 Une foule à nos pieds follement prosternée :
 Marcellus exilé goûte plus de douceurs ,
 Que Cesar triomphant au faite des grandeurs.

Si les talens d'esprit furent notre partage,
Hélas ! en tirons-nous un plus grand avantage ?
La science ne sert qu'à nous faire mieux voir
Combien est limité notre foible sçavoir ;
Qu'à nous mieux découvrir les foiblesses des autres,
Et qu'à nous dévoiler plus clairement les nôtres.
A rétablir les Arts sommes-nous destinés ?
A débrouïller l'Etat sommes-nous condamnés ?
Parlerons-nous sans fard , pour sauver de l'abîme
Un Pays , des méchans devenu la victime ?
On nous craint , on nous hait ; nous marchons sans
secours ,

On ne nous comprend point , on nous blâme tou-
jours.

O frivole faveur ! triste prééminence !
De ne voir sur autrui dominer sa science ;
Que pour être privé des attraits consolans ,
Qu'au Citoyen zélé promettoient les talens.
Quel feroit donc le fruit de ses vains avantages ?
Seroient-ils du bonheur les infailibles gages ?
Calculons , pesons tout. Qu'en peut-il résulter ?
Combien pour les saisir nous en doit-il coûter ?
Et les obtiendrons-nous ? Combien peu compatibles
Formeront-ils entre eux de contrastes pénibles ?
On y risque la vie ; on y perd le repos.
Cependant si l'envie excite nos travaux ,

Voyons les favoris à qui le hazard donne
Ce prétendu bonheur où l'espoir s'abandonne;
Voudrions-nous les suivre, ou nous changer pour
eux ?

Si l'éclat d'un Cordon est l'objet de nos vœux,
Voyons au Lord *Umbra* ce qu'il donne de grace.
Si l'or dans notre cœur prend la première place,
Sur *Grippus* & sa femme arrêtons nos regards.
Si nous sommes épris des talens & des arts,
Dans *Bacon* (a) révérez même au siècle où nous som-
mes,

Voyons le plus sçavant, le plus foible des hommes;
Par l'éclat d'un grand nom êtes-vous entraîné ?
Voyez *Cromwel* à vivre à jamais condamné.
Voudrions-nous jouir de tous ces biens ensemble ?
Lisons les traits divers que l'Histoire rassemble;
Elle apprend à les fuir, à les mépriser tous;
On y connoit l'erreur que produisent en nous
Les dignités, le rang, le pouvoir, les richesses.
Est-ce donc un bonheur d'abuser des foiblesses
D'un Prince qu'en Tiran on ose s'asservir ?
Et de n'en être aimé que pour le mieux trahir ?

(a) Bacon étoit grand Chancelier d'Angleterre. Ses ouvrages marquent une profonde érudition & un vaste génie. Il fut accusé de s'être laissé corrompre dans l'administration de la Justice ; on découvrit des bassesses infâmes qu'il avoua. Il fut dépouillé de sa dignité, & déclaré incapable d'occuper une place dans la Chambre des Pairs.

Sur quoi votre grandeur, Guerriers, est-elle assise ?
N'est-elle pas semblable à la fiere Venise,
Qui ne s'élève en l'air que d'un marais fangeux ?

La gloire & le forfait se confondent en eux :
Leur Heroïsme éteint les droits de la Nature ;
Cent lauriers de leur front relevent la parure,
Mais ils sont teints de sang, où sont des fruits vé-
naux,

Et ces Heros enfin, par le poids des travaux,
Accablés des douleurs où la moleste engage,
A peine peuvent-ils jouir de leur pillage ?
Insensés ! quand vos cœurs d'opprobres sont souillés,
Osez-vous nous vanter l'éclat dont vous brillés ?

Homme, ouvre enfin les yeux, borne ta con-
noissance

A cette vérité dont tu vois l'évidence ;
Apprens que le bonheur *n'est que dans la vertu* :
Que sous ses seuls efforts le mal est abatu ;
Que ses biens sont constans, sans trouble, sans mé-
lange ;

Que ses retours formant un merveilleux échange,
Rendent également les Mortels fortunés
Par le prix des bienfaits, ou reçus, ou donnés ;
Que sa joye est pareille, & n'est pas moins féconde,
Quand le sort nous trahit, que quand il nous seconde ;

Que se faisant un jeu des defastres divers ,
 Elle vit de douleurs , se nourrit de revers ;
 Les ris que la folie exhale en son yvresse ,
 Valent moins que les pleurs de l'austere sagesse.
 Elle tire un extrait des objets presentés ,
 Et d'une avide main acquiert de tous côtés :
 Toujours en mouvement , sans jamais être lasse ,
 D'un autre sans orgueil elle voit la disgrâce ,
 Et sans abatement son élévation.
 A l'abri des besoins , loin de l'ambition ,
 Sur le monde elle exerce un équitable empire ,
 Et sçait trouver en soi tout ce qu'elle desire.

Tel est donc le bonheur, qui doit seul nous tenter:
 Penfer c'est le trouver ; sentir c'est le goûter.
 Le Mortel vicieux , pauvre dans sa richesse ,
 Le Sçavant aveuglé par sa fausse sagesse ,
 Ne peuvent l'aquerir ; mais il vient sans efforts
 Vers l'homme qui ne suit que de justes transports ,
 „ Qui sans vouloir percer de trop profonds myste-
 res ,
 „ Ne suit point follement des routes arbitraires ,
 „ Que la Nature élève au sein de son Auteur ,
 „ Qui n'abandonne point la fin du Créateur ,
 Dont le sistème unit , pour composer le Monde ,
 Le Mortel , le Divin , le Ciel , la Terre & l'Onde.

76 ESSAI SUR L'HOMME.

„ Il apprend qu'ici bas , aucun bonheur n'est doux ;
 „ Qu'autant qu'il se répand au-dessus , au-dessous ;
 „ Que tout est embrassé sous une même chaîne ,
 „ A quelle heureuse fin doit tendre l'ame humaine ;
 „ Dans ce jour où la foi promet à ses desirs
 „ Une gloire sans borne & d'éternels plaisirs.
 „ Il reconnoît pourquoi la prudente Nature
 „ Ne meut qu'au bien present toute autre créature ,
 „ Tandis qu'à l'homme seul , par un espoir flateur ,
 „ Dieu presente l'objet du plus parfait bonheur ,
 „ Et par la foi dévoile à sa perçante vûë
 „ Les moyens d'aquerir cette gloire inconnüe.
 „ L'amour de l'homme ainsi , joint à l'amour divin ,
 „ Confond notre bonheur dans celui du prochain.
 Ah , mortels , gardez-vous d'en fixer la barriere :
 Donnez-lui , s'il se peut , la plus ample carriere ;
 Jusqu'à vos ennemis étendez son pouvoir ;
 Sur tout ce qui respire allez le faire voir ;
 Par un système heureux de paix , d'intelligence ;
 Faites par-tout régner l'amour , la bienveillance.
 „ Le degré de bonheur correspond au degré
 „ Où la charité montre un feu plus épuré.
 L'amour propre excité dans l'ame vertueuse
 Répand de routes parts sa flame fructueuse ;
 Tel qu'on voit un caillou sur l'eau calme jetté ,
 Soudain former autour de son centre agité

Un cercle qui croissant s'étend autant que dure
 Du mouvement reçu l'impulsive mesure ;
 Tel l'amour propre embrasse ami, parent, voisin,
 La patrie & la bête, & tout le genre humain.
 La terre trop long-tems par les chardons usée,
 Rit de se voir par l'homme enfin fertilisée ;
 „ Dieu même secondant ses travaux courageux ;
 „ Contemple son image en son cœur genereux.

Mais tandis que ma Muse & s'abaisse & remonte
 „ Des basses passions (source de notre honte)
 „ Aux glorieuses fins qui doivent l'attirer ;
 Mon Maître (a) mon génie, ami, viens m'inspirer.
 Réveille mes transports, fais qu'à toi seul sembla-
 ble,
 Fouillant dans les secrets de cet ordre immuable,
 Qu'observe la Nature en sa variété,
 Je m'élève & je tombe avec ta dignité ;
 Apprens-moi comme on passe (& sans cesser de plaire)
 Du grave à l'enjoué, du brillant au sévère ;
 Quel est ce feu précis, éloquent, mais sans fard,
 Où toujours la raison est maîtresse de l'art.
 Hélas ! lorsque ta gloire, à voile déployée,
 Sur les ailes du Temps vole multipliée,

(a) L'Auteur parle à Milord Bolingbroke, à qui ces quatre Epîtres
 sont adressées.

78 ESSAI SUR L'HOMME;

Ma Barque pourra-t-elle avancer plus avant ,
 Courir vers le triomphe , & partager le vent ?
 Lorsque la Mort viendra , sous ses armes sinistres ,
 Abatre les Héros , les Rois & leurs Ministres ,
 Eux dont l'injuste erreur fera rougir leurs fils
 De voir leurs noms placés entre tes ennemis ,
 Mes Vers apprendront-ils qu'une vertu solide
 Te rendit mon ami , ma lumière , mon guide ?
 Que ma Muse éclairée au feu de tes leçons ,
 En fructueux accens changea mes frères sons ?
 Qu'éteignant les erreurs , qu'écartant l'imposture ,
 J'arborai l'étendard du Dieu de la Nature ?
 Que j'appris à l'orgueil à n'y condamner rien ?
 Et que les passions , par un secret lien ,
 Jointes à la raison , quoique subordonnées ,
 Pour notre grande fin à l'homme sont données ?
 Que l'amour propre tend à l'amour social ?
 Qu'entre tous les Mortels le bonheur est égal ;
 Que par la vertu seule on peut s'en rendre maître ,
 Et que tout le sçavoir doit tendre à nous connoître ?

F I N.



